

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses ; tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

SEPTEMBRE 1746.



A NEUCHÂTEL.

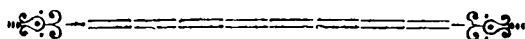
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE' AU ROI.

SEPTEMBRE 1746.



LETTRE

Sur les *PRODIGES*, à Mr. *GARCIN*,  
Docteur en Médecine.

MONSIEUR,

J'ai lû avec un très grand plaisir vôtre  
Lettre adressée à Mr. de *REAU MUR*  
sur les Grains prétendus Miraculeux, trou-  
vez dans le Canton de *Beïne* \*. Vous dévelop-  
pez parfaitement ce Phenomène, qui avoit  
fait tant de bruit dans ce Pais, à l'aide de mil-

N 2

le

\* Journ. Helvetiq Juillet. 1746. p. 68.

le circonstances fabuleuses dont on avoit trouve à propos de l'embelir. C'est rendre un véritable service au Genre Humain, que de le faire revenir de semblables préventions. Il falloit avoir étudié les Plantes autant que vous l'avez fait, pour reconnoître celle qui a donné lieu à l'erreur, & qui sembloit se dérober aux yeux des Curieux. Il étoit réservé à un Homme consommé dans la Botanique, & acoutumé de longue main à observer, de decouvrir que ces prétendus Grains tombez du Ciel, ne sont autre chose que des Bulbes de la *Petite Chéidoine*, d'une figure à peu près ronde, qui viennent au Colet de la Racine, & qui cette Année se sont trouvées en tres grande quantité dans quelques Villages de l'Argau. C'est ce que vous avez démontré dans votre Lettre d'une manière à convaincre, je ne dirai pas les plus Incrédulés, mais au contraire ceux qui avoient montré tant de crédulité sur le prétendu Miracle.

Jusqu'à présent l'étude des Plantes n'avoit guère servi qu'à faire decouvrir quelques Remèdes pour les Maladies du Corps. Mais vous en avez fait un usage nouveau. Vous avez sù employer vos grandes connoissances dans la Botanique à guérir encore les Maladies de l'Esprit, je veux dire les Erreurs populaires & la Superstition. Cet-

te cure là vous doit faire autant d'honneur qu'aucune autre que vous aiez faite. La *Petite Chéridoine* a opéré entre vos mains ce que les Anciens attribuoient à la grande, c'est d'ouvrir les yeux des Aveugles \*. Ce qui étoit faux . à le prendre a la lettre, se trouve vrai aujourd'hui dans le sens figuré.

Je dois vous remercier, *MONSIEUR*, de la bonté que vous avez eüe de me communiquer de bonne heure, une découverte si intéressante. Vous m'invitiez alors à m'entretenir un peu avec vous sur ce goût du Peuple pour le merveilleux, & sur la disposition à trouver d'abord du surnaturel dans les Evénemens tant soit peu surprenans, dont il ne sait pas pénétrer la cause. Votre tâche a été d'examiner le nouveau Prodige en Phisicien & en Botaniste. Vous me demandez de prendre un peu autrement la chose, c'est à dire du côté historique & moral.

Je conviens avec vous, qu'il seroit utile de saisir toutes les occasions de guérir le Peuple de ses Opinions superstitieuses. Si l'on ramassoit un certain nombre de Faits de la nature de celui que vous avez si bien éclairci, un semblable Recueil seroit propre a produire quelque effet. Vous avez déjà touché dans votre Lettre quel-

N 3

ques

\* Quelques Auteurs Anciens ont dit, que les Hirondelles se servoient de la Chéridoine pour rendre la vue à leurs Petits.

ques Traits historiques de ce genre, qui sont très bien choisis. Je ne ferai donc qu'y en joindre quelques autres, & les accompagner de quelques petites Réflexions Morales, come vous l'avez exigé de moi. Ne soions point surpris, *MONSIEUR*, si le Peuple a tant de penchant à doner dans les Prodiges. L'Home aime naturellement le merveilleux. Les Récits simples & les Evénemens comuns ne le frapent point. Il veut du surprenant. La plûpart n'ont du goût que pour l'extraordinaire. C'est là ce qui leur plait sur tout: C'est ce qui réveille toute leur atention. Et combien de Gens sont Peuple à cet égard!

Cet amour du Merveilleux, qui a été si long tems le goût dominant a gâté un grand nombre d'Historiens. Les plus célèbres n'ont pas sù s'en garantir. *Tite-Live* lui même, le plus accompli de tous, cet admirable Génie pour l'Histoire, a rempli la sienne de Prodiges. Tantôt c'est un Bœuf qui a parlé, une Mule qui a engendré; tantôt des Homes ou des Animaux ont changé de Sexe. Les Statües des Dieux ont parlé, & quelquefois pleuré. On a vû dans le Ciel des Armées prêtes à se choquer. Mais ce qui fait beaucoup plus à nôtre sujet, on ne voit chez lui que Pluies de Cailloux, de Briques,  
de

de Craïe, de Lait, & de Sang.

Mais l'Historien le plus marqué au coin du Merveilleux, c'est *Valère Maxime* Il y vife continuellement. On n'a qu'à ouvrir son Livre, pour apercevoir que dans les Faits qui en font la matière, il a choisi principalement les exemples qui tiennent du prodige. Le jugement qu'on a fait de lui, c'est qu'il sacrifie souvent la vérité, & presque toujours la simplicité historique, au plaisir de raconter des choses extraordinaires.

Ce sera pis encore, si nous descendons à ces Siècles où les Belles Lettres étoient entièrement négligées. Voici quelques uns des Prodiges qu'ont enfanté ces tems d'ignorance. Je ne sai combien d'Auteurs nous ont répété les uns après les autres, que le fameux *Othon*, Archevêque de *Maïence*, fut assiégé & mangé par une Armée de Rats en 968, que des Pluies de sang inondèrent la *Gascogne* en 1017, & que deux Armées de Serpens se batirent près de *Tournai*, en 1059.

Après la renaissance des Belles Lettres, il ne faut pas s'imaginer que les Prodiges aïent cessé tout d'un coup. Je n'en veux d'autre exemple que la belle Histoire du célèbre *de Thou*. Vous savez, M O N - S I E U R, que le *Tite-Live* moderne res-

semble encore beaucoup à l'ancien sur le chapitre des Prodiges.

Mais les Historiens Espagnols sont, sur tout, ceux qui en ont le plus farci leurs Histoires. *Sandoval*, par exemple, passe pour un assez bon Auteur. Cependant on trouve chez lui un long détail des Miracles arrivez lors de la Bataille que *Charles Quint* gagna contre les Protestans d'Allemagne. Entr' autres il donne pour une vérité conuë de toute l'Europe, que pendant le Combat le Soleil fût vû de couleur de sang, non seulement dans toute l'Allemagne, mais encore en France & en Italie. Un Homme d'esprit a fait la dessus cette judicieuse Réflexion, qu'il auroit été à souhaiter pour l'honneur de *Sandoval*, & pour la dignité de l'Histoire qu'il a écrite, qu'il eût parlé de ces prétendus Prodiges sur le même ton que le Duc d'Albe, lors que *HENRI II* Roi de France, lui demanda des nouvelles a Paris de ces Phénomènes miraculeux qui avoient parû dans l'Air. *Pardonez moi, Sire*, lui répondit ce prudent General, *si je ne puis pas contenter votre curiosité. J'étois si fort occupé ce jour là de ce qui se faisoit sur la Terre que je n'eus pas le loisir d'examiner ce qui se passoit dans le Ciel.* Cet entêtement pour l'extraordinaire & le surnaturel est encore dans toute sa force



en *Espagne* & en *Portugal*. Je ne fais  
**MONSIEUR**, si vous vous rapellez une  
 singularité de ces Païs là, qui fit grand  
 bruit il y a vingt ans, & que les Nouvel-  
 les publiques anoncèrent avec beaucoup  
 d'emphale. On affûroit qu'une Fille Por-  
 tugaise avoit la vertu merveilleuse d'une  
 vuë si perçante qu'elle découvroit les Ob-  
 jets au fond de la Mer, & même à travers  
 les habits & la peau, où elle voioit toutes  
 les parties intérieures du Corps humain, &  
 leur manière actuelle d'agir.

Un Journaliste a remarqué que ce n'est  
 guère que du côté du midi que l'on débite  
 de semblables Contes, & que l'on a tant  
 de facilité à prendre pour des Prodiges des  
 Evénemens purement naturels; mais qu'on  
 en est à peu près revenu dans le Nord\*.  
 Cette Remarque souffre encore bien  
 des exceptions. Croiroit on qu'en *Angle-*  
*terre*, où il y a tant de bons Esprits, on  
 ait pû débiter une merveille tout à fait as-  
 sortie à celle de la *Portugaise*, & qui est,  
 ou peu s'en faut, de la même date. En  
 1726. une *Angloise* s'étoit mise en réputation  
 d'acoucher de quelques Lapins. Ce Fait,  
 come le précédent, fût mis dans les Gazet-  
 tes, & cela sur le Certificat du Chirurgien

N 5

Acouze

\* *Bibliot. Raisonnée T. XXX. p. 420.*

Acoucheur, & sur l'autorité de l'Anatomiste du Roi, qui en avoit publié une Relation fort circonstanciée. Il se nommoit *Saint André*, étoit né à *Lausanne*, & étoit tres fort sur l'Anatomie. Je l'ai fort connu à *Londres*. Il est vrai que l'Erreur ne se soutint pas long tems. Le Roi ordona qu'on examinât avec soin cet Accouchement monstrueux, & l'imposture fut découverte. Nôtre Anatomiste en fit des excuses au Public, par un Acte qui fût traduit en François, & inséré dans la *Gazette d'Amsterdam*, du 27. Décembre 1726.

Voici un Prodige qui fit autrefois du bruit dans le *Languedoc*, & qui a plus de rapport à nôtre sujet. La friponerie n'y entroit pour rien, on y trouve au contraire beaucoup de simplicité. En 1682, ou 83. peu après la grande Comète qui épouvanta toute l'Europe, & quelques Annees avant la Révocation de l'Edit de Nantes, il fit une Nuit une Tempête acompagnée d'Eclairs. Le lendemain de cet Orage, on trouva à *Nimes* sur la surface de la Terre, quantité d'*Aurili*, de *Chrysolides* & de *Nymphes vivantes*, que le Vent avoit fait tomber en secoüant les feuilles des Arbres & les Plantes au dessous desquelles elles ont acoutumé de s'atacher par la pointe. Peu de personnes, même parmi les Savans de

de ce Pais-là, conoiffoient ces Insectes & leurs curieuses métamorphoses. On étoit frapé d'y voir la figure d'un Enfant emmailloté, ou d'un Marmouset couronné. On y remarquoit une espèce de petite face. Les Catholiques Rom. croioient y voir quelques petits Saints ornez d'or & d'argent. Ils crurent même apercevoir dans quelques uns, la triple Courone du Pape. Toutes ces figures passerent pour être tombées du Ciel, & chacun d'entre les Catholiques & les Protestans, interpréta ce Prodige à sa manière. Nous tenons ce fait de feu Mr. *Bourguet*. Il y a dix ou douze ans qu'en qualité de Professeur de Philosphie, il prononça à *Neuchâtel*, un Discours sur les *Phénomènes naturels qu'on a regardé come miraculeux*. Vous en trouverez un Extrait dans le Journal qu'on imprime chez vous \*. Mais si vous pouviez voir le Discours entier, il vous feroit beaucoup de plaisir. Il ne peut que renfermer bien des choses curieuses, & des traits semblables aux Grains tombez du Ciel.

Mr. de *Réaumur*, à qui vous avez adressé fort à propos vôtre Dissertation, apporte aussi quelques exemples d'Insectes, qui par leur seule figure, ont jetté la terreur dans l'Esprit des Peuples. Il parle dans son *Histoire des Insectes*, d'un *Papillon* qu'il a pelle à  
tête

\* Merc. Suisse Janv. 1735. p. 102.

*tête de Mort*, parce qu'il a des taches sur son Corps, qui représentent assez bien cette figure. En *Brétagne*, le Peuple le craint beaucoup, son cri passe pour être de très mauvais augure. Il jette la consternation dans les Esprits, & on le regarde come un avant-coureur de Maladies funestes.

„ On ne sait, dit la dessus Mr. de *Reau-*  
 „ *mur*, coment guérir le Peuple d'un sem-  
 „ blable préjugé. Il se transmet de Père  
 „ en Fils. On auroit beau dire aux gens  
 „ de *Brétagne*, que le *Papillon a tête de*  
 „ *Mort* n'est nulle part ailleurs de mauvais  
 „ augure, que l'arrangement des taches  
 „ qui sont sur son corcelet ne signifie rien;  
 „ on auroit beau leur expliquer la cause  
 „ physique de son cri, on ne les rameneroit  
 „ point. Les Erreurs populaires tiennent  
 „ trop bien\*.

Mais de tous les Prodiges il n'y en a guère qui aient fait plus de bruit que les prétendues Pluies de sang. Les Historiens les raportent d'un ton de surprise & de fraieur, qui n'a pû qu'imposer a la Postérité\*\*. Au Mois de Juillet 1608, il en tomba une à *Aix*, qui jetta la consternation dans

\* Hist des Insectes, Tom. II p 297.

\*\* Gaffarel dans le Ch. XII. de ses Curiositez inouies, fait mention d'une Pluie de sang tombee en Suisse l'an 1454, qui tomboit des Croix sur les habits de toutes sortes de personnes indifferemment. Ce Conte puéril auroit été plus de saison pendant les Croisades.

dans toute la *Provence*. Heureusement le célèbre *Peirefé* examina le fait avec des yeux de Philosophe. Il fit d'abord une Remarque qui lui rendit suspect tout ce que l'on débitoit de cette Pluie de sang, c'est que les taches rouges qui avoient si fort imposé au Public, se trouvoient la plûpart dans des endroits où une Pluie tombée du Ciel n'auroit pû atendre. On en voioit au deffous des entablemens des Portes & des Fenêtres. On en apercevoit sous des Voutes, ou sur la partie des Rochers ou des Pierres oposées à la Terre, & absolument à couvert de la Pluie. Il découvrit en suite la véritable cause de l'erreur: C'est que l'on avoit pris pour des vestiges d'une Pluie de sang, ces petites taches rouffes & sanglantes que laissent dans la Campagne les Papillons qui sortent des Fèves dans lesquelles les Chenilles se renferment vers le Mois de Juin. Cette sorte d'Insecte multiplia extraordinairement cette Année-là, come cela arrive de tems en tems. Come chacun de ces Papillons sortant de sa Crisalide dépose ordinairement deux ou trois gouttes d'une sérosité rouge, qui ressemble assez à du sang, voila cette Pluie prodigieuse dont on crût remarquer par tout des traces, & qui avoit cause tant de fraieur aux Provençaux.

Je viens de lire les derniers Volumes du  
*Spectacle*

*Spéctacle de la Nature*, qui paroissent depuis quelque tems. Au commencement du Tome V. cet ingénieux Auteur décrit d'une manière fort flateuse pour notre espèce, l'Empire de l'Homme sur toute la Terre, & en particulier sur les Animaux. Il a sù employer les plus riches couleurs pour peindre cette Domination. La Noblesse & la Dignité de l'Homme y paroît dans tous son éclat. Malheureusement Mr. de *Reaumur* semble avoir voulu nous montrer le revers de cette belle Médaille trapée à l'honneur du Genre Humain, mais un revers fort humiliant. Il nous montre dans son *Histoires des Insectes*, ce prétendu Roi de tous les Animaux, tremblant, je ne dirai pas aux aproches d'un fier Lion ou de quelque autre Bête féroce, mais à la vûe d'un simple Papillon, sur le Corps duquel son imagination blessée lui fait entrevoir la figure d'une tête de mort; & ce qui est plus encore, tremblant au simple aspect de quelques gouttes rougeâtres, sorties du Corps de ce miserable Animal. Ne trouvez vous pas que par ces terreurs paniques ce Roi se dégrade entièrement? Souvenez vous, s'il vous plait, *MONSIEUR*, que vous m'avez demandé quelques Moralités sur nôtre sujet: Ne prenez donc pas celle ci pour un écart.

Les

Les Etangs, ou les Lacs changés en sang s'expliquent aussi fort naturellement. Vous savez que ce qui a donc lieu de débiter de semblables Brodiges, n'est autre chose que le frai des Grenouilles, qui étant corrompu, prend une couleur de Sang qu'il aura communiqué à quelque Marre. Il n'en a pas falu davantage pour débiter que les Eaux d'un Lac entier ont été changées en Sang.

On pretend aussi qu'il pleut quelques fois des Crapaux ou des Grenouilles. Rien de plus absurde après les Observations modernes, que de faire ainsi naître fortuitement, & tomber du Ciel cette espèce d'Animaux. On appelle *Tétars*, les petits éclos des Oeufs de Grenouilles. Ils vivent quelque tems sous la forme de *Ver aquatique*. Leurs membres se dévelopent en suite, & après ce développement les petites Grenouilles se vont cacher dans la poussière. Elles se nourrissent d'herbes & se mettent à couvert de la chaleur, mais à la première pluie, elles s'empressent de sortir de leurs retraites, & sautillent parmi la poussière & la pluie. J'en ai souvent vû dans cette circonstance une grande quantité à mes piez, mais jamais aucune sur mon chapeau.

Il paroît par là que la plus grande partie de ces efets merveilleux ne sont, en les réduisant à leur juste valeur, que des efets naturels,

rels, souvent même assez comuns, mais dès qu'une fois l'Esprit de l'Homme est monté sur le ton superstitieux, tout devient à ses yeux Prodige & Miracle.

On peut dire qu'aujourd'hui, graces à la bone Philosophie, & à l'étude de l'Histoire Naturelle, une infinité de Phénomènes qui causoient à nos Péres beaucoup d'admiration, & souvent de l'éfroi, sont atribuez à des causes purement phisiques, & l'on n'hésite pas à regarder come foiblesse & ignorance l'alarme que quelques perones en prennent encore.

S'il arrive aujourd'hui dans la Nature quelqu'un de ces Faits surprenans qu'on est embarrassé à expliquer, il faut comencer par suspendre son jugement. Il faut les examiner après cela avec beaucoup de circonspection, & ne point céder précipitamment aux premières aparences. Ensuite l'attention d'un Observateur intelligent dissipera bientôt cette fausse merveille.

Quand on entreprend d'expliquer ces prétendus Prodiges, il faut encore, come vous l'avez sù très bien faire, écarter toutes les circonstances fabuleuses que le Vulgaire ignorant ne manque jamais d'ajouter aux Evénemens qui le frappent. C'est là un préalable absolument nécessaire. Ce ne sont pas seulement les perones du Peuple qui enflent



enflent & qui exagèrent ainsi leurs narrations, nous nous trouvons tous un peu entachés de ce défaut.

„ Quand nous racontons quelque chose  
 „ de surprenant, dit Mr. de Fontenelle, nôtre  
 „ imagination s'échauffe sur son objet, & se  
 „ porte d'elle même à l'agrandir & à y ajouter  
 „ ce qui y manqueroit pour le rendre  
 „ tout à fait merveilleux. De plus on est  
 „ flaté des mouvemens de surprise & d'admiration  
 „ que l'on cause à ses Auditeurs, &  
 „ on est bien aisé de les augmenter encore,  
 „ parce qu'il semble qu'il en revient je ne  
 „ sai quoi à nôtre vanité. Ces deux raisons  
 „ jointes ensemble font que tel Home  
 „ qui n'a point dessein de mentir, en commençant  
 „ un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins  
 „ se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend  
 „ bien garde; & de là vient qu'on a besoin d'une  
 „ espèce d'effort & d'attention particulière, pour  
 „ ne dire exactement que la vérité \*.

Un Journaliste a encore décrit d'une manière fort vive le penchant que nous avons à broder ces sortes de récits „ L'Imagination  
 „ de l'Home, dit il, est tellement tournée du côté  
 „ du merveilleux, qu'elle met de l'extraordinaire partout. La moindre

O

„ ombre

\* *Dissertation sur l'Origine des Fables.*

„ ombre sur un Phénomène lui fait un pré-  
 „ texte. C'est pour elle come un trou qu'el-  
 „ le remplit de broderie, & elle est si offici-  
 „ euse, que c'est grand hazard si elle ne pouf-  
 „ se son ouvrage sur toute la Pièce, de fa-  
 „ çon à la changer entièrement de na-  
 „ ture. C'est une Toile unie que vous lui  
 „ donnez, une Toile Bourgeoise; elle vous  
 „ la rendra Toile ouvrée, Toile à ramage  
 „ des Indes, de Perse, Toile du Pais des  
 „ Fées \*.

Vous avez été témoin, *MONSIEUR*,  
 de ce penchant du Public à embélir leurs nar-  
 rations, & à les charger de quelques cir-  
 constances nouvelles. Vous nous aprenez  
 que vous étiez à *Berne*, quand on débita  
 l'Histoire des Grains tombez du Ciel; vous  
 remarquates bientôt que l'amour du mer-  
 veilleux grossissoit de jour en jour les ob-  
 jets. On répandoit une infinité de Contes  
 & de Fables. En racontant le Fait, chacun  
 renchérissoit sur son Voisin, & si l'on ramas-  
 soit tous ces bruits populaires, on en feroit  
 un Recueil qui figueroit fort bien parmi les  
*Contes des Fées*.

Lors qu'en suivant les Règles que je viens  
 d'indiquer on a approfondi quelque Evéne-  
 ment de cette nature, & qu'on en a trouvé  
 la

\* *Biblioth. Française, T. XIII, p. 262*

la véritable cause; il faut encore quelque fois du courage pour ofer détromper le Public prévenu. Ceux qui aiment le moins à être défabusez, ce sont sur tout les Dévots. Vous nous aprenez que dans ce dernier cas, ces sortes de gens ne pouvoient souffrir qu'on prit ce Phénomène pour une chose simple & naturelle, ou qu'on le fit procéder d'une Cause Physique, mais ils prétendoient qu'on devoit le regarder come un vrai Miracle. Ce sont des gens qui n'aiment point les décisions des Physiciens. S'ils avoient l'autorité en main, ajoutez vous, ils causeroient plus de mal dans le Monde, que les Incrédules.

Vous trouverez dans le *Journal Helvétique* un trait singulier & qui confirme ce que vous avez dit des Dévots. Peu de tems après la grande Comète de 1680. le célèbre *Jaques Bernoulli* fit imprimer un *Traité sur les Comètes* pour rassurer les Esprits encore éfraiez par celle qui venoit de paroître. Il prétendit que les Comètes étoient des Astres, qui avoient un cours réglé, & dont il expliquoit la marche. Il conclut de là que ce Phénomène n'avoit rien que de naturel. Ceux qui se piquoient le plus de zèle pour la Religion lui firent une Objection, à laquelle ils donoient beaucoup de poids; c'est que si son Système étoit véritable, les Comètes ne se-

roient plus des signes de la Colère du Ciel. On le prit sur un ton si haut que ce brave Philosophe, qui vouloit rassurer les autres, comença à avoir peur à son tour. Il ne jugea pas qu'il lui convint de faire ferme. Il trouva à propos de ménager les Esprits échaufez, & il essaya de les calmer par un petit *distinguo*. Il leur dit donc, dans un Eclaircissement qu'il fit suivre, que la Comète entant qu'Astre, n'étoit point par elle même un signe de la Colère Céleste, mais qu'il ne nioit pas que ses différentes queües ne puissent présager quelque chose de funeste. Voila comment il éluda l'Objection en Home d'Esprit \*.

Heureusement on n'est plus engagé aujourd'hui parmi nous à de semblables ménagemens pour les Erreurs populaires ; mais elles trouvent encore des Défenseurs fort zélés, dans quelques Dévots d'une autre Communion. Ils ne veulent point qu'on entreprenne de détromper le Peuple à cet égard.

Vous trouverez, *MONSIEUR*, dans les *Mémoires de Littérature*, qu'il y a lieu d'être surpris, que *Polibe*, qui a toujours passé pour un Historien sincère & qui respectoit la vérité, ait avancé qu'il faut pardonner à ceux qui rapportent de fausses merveilles, quand c'est dans

\* *Journ. Helv. Janvier 1744. p. 9.*

dans la vûe d'entretenir la Religion établie. Il tenoit pour Maxime, que quand il s'agissoit de faire honorer les Dieux, il ne faloit pas s'atacher trop scrupuleusement à la vérité; mais qu'on pouvoit tenir les Peuples dans le respect par des fictions propres à les aveugler, & à leur inspirer la crainte & l'admiration. Il ajoute cependant un correctif à cette étrange Maxime, c'est qu'elle n'est bone que pour une fausse Religion \*.

Mais ce qui est bien plus surprenant, c'est qu'il y ait des gens dans le Christianisme qui admettent ces fausses Maximes. Ils disent ouvertement que ces prétendus Prodiges ne doivent pas être expliquez par des Causes Physiques, ou au moins qu'il n'en faut pas laisser conoitre l'Explication au Peuple, parce que ces sortes de Phénomènes lui font craindre les Jugemens de Dieu, & que par cette raison il faut les laisser dans l'erreur.

Vous trouverez ces belles Leçons dans les *Mémoires de Trévoux* \*. Les Journalistes marquent qu'on doit savoir mauvais gré à *Petresc* d'avoir découvert que les prétendues Pluies de sang ne tiennent point du Miracle, que pour exciter le Peuple à la Piété,

O 3 &

\* *Mém. de Literature. T. IV. p. 403.*

\*\* *Mém. de Trevoux, Juillet 1735. p. 1261.*

& lui faire craindre les Jugemens de Dieu, il ne faut pas s'embarasser des idées exactes. Si Peiresc revenoit au Monde il pourroit répondre aux faux Dévots ce que *Job* disoit à ses Amis, que *Dieu n'avoit nullement besoin de leur mensonge, & que pour établir sa grandeur, il ne falloit user ni de déguisement ni de tromperie* \*.

Mr. de *Reaumur* voyant que *Peiresc* ne pouvoit plus se défendre lui même a pris généreusement sa défense. Il se récrie sur les étranges conséquences des Principes des Journalistes. Il fait voir qu'en semblable cas on ne doit point apuier sur le surnaturel du Phénomène, qu'il est plus convenable d'exciter le Peuple à l'amour de Dieu, en lui expliquant la Cause de la Merveille dont il est frappé, que de chercher à augmenter sa crainte, en le fortifiant dans son erreur.

Avoüez, *MONSIEUR*, que vous ne vous seriez pas attendu, que dans des Mémoires pour perfectioner les Sciences & les Beaux Arts, on rende si peu de justice à ces Observateurs exacts, qui ont fait dans l'Histoire Naturelle des découvertes de la nature de celle de *Peiresc*. Je serois tenté de dire que c'est ce qui tient un peu du *Prodige*.

Mais

\* *Job, XIII, 7.*

Mais à ne regarder la chose que du côté du Christianisme, Mr. de *Reaumur* fait une Réflexion bien sensée. *Les Journalistes ont ils donc cru, dit il, que l'erreur & l'ignorance feroi nt bonneur à la Religion, & qu'une véritable Pieté pouvoit être fondée sur des Chimères \* ?*

Je ne saurois mieux finir ma Lettre que par une sage Réflexion d'un habile Home, qui pensoit sur cette matière précisément come Mr. de *Reaumur*. „ Ce n'est pas ren-  
 „ dre un petit service au Genre humains  
 „ dit il, que de combattre, & de dissiper,  
 „ s'il se peut, la crainte qu'il a des *Prodiges*.  
 „ Cette crainte fait une grande partie de ses  
 „ maux. Elle tient l'Esprit en de continuel-  
 „ les alarmes, & nous ôte à tout moment  
 „ les douceurs de la vie. La Religion Chré-  
 „ tienne, qui devoit nous soutenir dans ces  
 „ occasions, est elle même convertie en poi-  
 „ son. Cette Sainte Religion, qui ne nous a  
 „ été donnée que pour consoler nos Cœurs,  
 „ que pour élever nos Esprits, que pour pu-  
 „ rifier nôtre Raison, est détournée à des fins  
 „ toutes contraires, par le triste éfet de la su-  
 „ perstition, qui ne s'en sert que pour nous  
 „ rendre plus ridicules & plus malheureux.  
 Vous serez bien aise, *MONSIEUR*,  
 O 4 de

\* *Hist. des Insectes, Tom. II. p. 298.*

de conoitre l'Auteur qui raisonne si judicieusement. C'est *Spencer*, connu par son fameux Ouvrage des *Loix cérémonielles des Hébreux*. On a de lui une excellente Dissertation sur *les Prodiges*. Vous en trouverez l'Extrait dans la *Bibliothèque Angloise* \*. Cette Pièce étoit entièrement ignorée, au moins hors de l'Angleterre. Nous avons l'obligation à feu Mr. de la *Chapelle* de nous l'avoir fait conoitre. Je suis &c.

\* *Tom. VIII. Art. I.*







## AUX EDITEURS,

*Sur les Evénemens miraculeux.*

**O**N vous a aculé, *Messieurs*, dans nos Contrées de partialité, & que vous ne doniez dans votre Journal que des Pièces conformes à vos sentimens. Une Personne cependant, qui a de la Science en partage, a pris vôtre parti, & prouvé vôtre impartialité : Elle a avancé que même, en Matière de Controverse, vous aviez inseré dans votre Journal les Pièces qu'elle vous avoit adressées, dans l'incertitude si elles verroient le jour & qu'elle les avoit trouvées entièrement conformes à ses Manuscrits. Je ne doute point après cela que les Remarques suivantes ne puissent aussi y trouver place.

Je viens de recevoir vôtre Journal du Mois d'Août passé J'y ai vû avec plaisir les beaux Vers d'une de nos Religieuses sur la Prise d'Habits de deux Sœurs. Cela me démontre encore qu'on vous fait tort en général, quand on vous accuse d'être Ennemis déclarés de tout ce qui part des Savants de la Communjon Romaine, & de supprimer

les Pièces qu'ils vous envoient. Quoi que je ne prétende pas me ranger dans le nombre de ces Savans, je ne laisse pas, fondé sur la bone Opinion que j'ai de vous, *Messieurs*, & de cette Impartialité, dont vous vous êtes plus d'une fois parés, de vous adresser mes Observations sur la Lettre *des Grains trouvés dans le Canton de Berne*, adressée dans vôtre Journal de Juillet par le Docteur *L. Garcin*, au Marquis de *Réaumur* à Paris.

L'Auteur de cette Lettre, après avoir rapporté tout ce que l'on avoit débité sur cette Pluie de Grains, tombée dans le milieu de Juin, de même que les Conjectures que l'on faisoit sur son origine, veut en Esprit fort fronder ce que Gens moins incrédules que lui pensoient de ce miraculeux Prodige, qui est aparû plus d'une fois; & sans aucun ménagement, il se récrie sur ce que plusieurs Dévots des deux Communions l'ont crû. Je transcrirai ses propres termes.

*Ces différentes Conjectures n'étoient pas du goût de plusieurs Dévots des deux Communions. Ils ne pouvoient souffrir qu'on prit ce Phénomène pour une chose simple & naturelle. ou qu'on le fit procéder d'une Cause Physique; Mais ils prétendoient qu'on devoit le regarder come un vrai Miracle; ils voioient avec plaisir qu'on se rangea de leurs sentimens: Ce sont des faits dont j'ai été bien informé. On voit par là*

*combien on est porté à recevoir le Merveilleux, sans beaucoup d'examen. Ces Persones credules n'aiment pas la Decision des Physiciens, & si elles avoient l'Autorité en main, elles causeroient plus de mal dans le Monde, que les Incrédules. Heureux, ajoute il, ceux qui gardent le milieu entre les deux extrêmes, de ne rien croire du tout, ou de croire trop facilement ! Plus heureux encore ceux qui s'en tiennent de bone foi à l'evidence !*

Je vous avouerai, *Messieurs*, de bone foi, que sans vouloir passer pour Dévot ou Bigot, j'ai crû, & je crois encore, qu'il peut tomber du Ciel des Pluies de Grains. Ces Evenemens sont au dessus de la conoissance donnée aux pauvres Mortels, qui voudroient rendre raison de tout & decider de ce qui est le plus caché. Que de pitoiables raisonnemens ne font pas ceux qui ont l'Imagination la plus échaufée ! Non contents de doner des Habitans à la Lune, ils veulent encore savoir ce qu'ils pensent de nôtre Terre ; mais come cela est étranger en quelque sorte à la Matière sur laquelle j'ai dessein de vous entretenir, je reviens à mon Sujet,

Le Docteur de *Neuchâtel* page 75. dit, que sans la conoissance qu'il a dans la Botanique, il n'auroit jamais réussi à développer ce Phénomène. Croit il donc l'avoir fait ? Il ne doit pas si fort chanter Victoire, Il prétend

tend que ces Grains étoient les Bulbes de la Racine de la *Petite Eclair*, apellée en Latin *Chelidonium minus*. Je veux croire que la poignée de terre dans laquelle il trouva quelques pieds de Gramen en Herbe & un petit pied d'Angelique sauvage, en Latin *Erratica*, contenoit aussi des Bulbes façonnés come les Grains miraculeux. Mais s'ensuit-il que la Pluie en ait été moins réelle? En remassant du véritable Grain, on peut bien y avoir mêlé le Froment sauvage ou bâtard; tout come l'Yvroie se ceuille parmi le bon Grain.

J'ai été des premiers de nôtre Ville qui se soit procuré de ces Grains: Ils ressemblent beaucoup à la Description que Mr *Garcin* en fait, quoi que presque tous inégaux. Mais sans m'arrêter d'avantage sur ces Grains, j'atendrai tranquillement si ceux que j'ai semé en diférens tems, & en diférente Terre paroîtront au Mois de Mars prochain, tems auquel ce Savant Botaniste assure qu'ils produiront certainement. En attendant je le prie de vouloir bien employer sa pénétration à m'expliquer coment une Armée entière a pû se nourrir de Pain fait de ces Bulbes, s'il veut soutenir que la Pluie dont je vais parler n'ait pas été réellement une Pluie de Bled.

Dans

Dans le Recueil de Recherches curieuses, auquel je travaille depuis bien des Années, j'ai trouvé dans l'Histoire d'Alsace, Livre I. page 82. le Fait dont il s'agit. Probus, que Valerien avoit nommé Gouverneur des Gaules & Duc de la Frontiere Transrhenane, c'est à dire de tout le País soumis au delà du Rhin à l'Empire Romain, reçut après la mort d'Aurélien, la Courone Imperiale, avec l'aplaudissement des Troupes & du Sénat. Ce Prince s'avança du côté du Rhin où il vainquit les Barbares dans un grand nombre de Combats. Il arracha de leurs mains jusqu'à 70. Villes, qu'il retablit dans leur premier état, & tua, come il l'écrivit lui même au Sénat, jusqu'à 400000. Barbares. Il les contraignit même d'abandonner généralement toutes les Provinces situées en deça du Rhin, & les obligea de se retirer au delà du Necker & de l'Elbe.

Vopsius fait le récit de toutes ces Victoires; Zozime ajoute, que le Ciel féconda la bonne fortune de Probus par un Prodiges qu'il rapporte come un fait certain. Quelques Villes, dit il, de la Germanie, situées au delà du Rhin. (Cet Auteur écrivoit en Grèce, l'Alsace à son égard étoit au delà de ce Fleuve.) Quelques Villes aiant été ataquées par les Barbares qui habitent sur les bords de ce Fleuve, Probus y conduisit son Armée. La Famine s'étant jointe à

là

la Guerre, on vit tomber du Ciel une Pluie prodigieuse où il y avoit des Grains de Bled mêlés, avec les gouttes l'eau. L'étonnement empêcha d'abord les Soldats de se servir de ces Grains pour la faim qu'ils souffroient ; mais la nécessité, plus forte que la crainte, les ayant obligé d'en faire du Pain, ils s'en nourrirent & remportèrent la Victoire. Zozime étoit Païen. Zonare, qui étoit Chrétien, n'assure pas ce Prodige ; mais il le rapporte comme un fait qu'on disoit être arrivé.

Le Pere l'Aguille ajoute : Que l'on conserve à STRASBOURG, dans les Greniers Publics une certaine quantité de Bled tombée du Ciel, il y a près de 400 ans, & que ce fait trouvera créance dans l'Esprit de ceux qui en sont bien persuadé.

Joignons à ce fait la Pluie de Bled tombée aux environs d'Hambourg, dont l'Historien de Thou fait mention, & que M. Garcia rapporte lui même, page 85. du Journal de Juillet. Comment pourra-t'il nier d'avantage l'existence d'une Pluie de Bled, après que lui même nous dit page 87. qu'il a vû de ses yeux une Pluie de Sable tomber au milieu du Golphe Persique, qui dura 8. heures ? Je lui demande, si une Pluie de Bled n'est pas plus utile sur terre qu'une Pluie de Sable dans la Mer ? Pourquoi y auroit il de l'Impossibilité à l'u-  
ne

ne, tandis que le fait seroit certain dans l'autre? Aura-t'il recours aux Bulbes de la Petite Chelidoine, pour se tirer d'affaire? Ce Bled conservé dans les Greniers de *Strasbourg* pourra, s'il veut bien s'en procurer, le faire convenir que c'est un Bled véritable. Si cela est, pourquoi ne croira-t'il pas que ce qui est réellement arrivé en Alsace ne puisse arriver de même en Suisse? Je n'ai point encore eu recours à la Volonté & à la Puissance de celui qui peut tout; mais je crois que des Faits averés de nos jours, peuvent être moins suspects lors qu'il y a dans l'Antiquité des exemples semblables. J'ai l'honneur d'être &c.

*FRIBOURG en Suisse, le 14. Septembre*  
1746.

DE BLEDPHILE.





## PROBLEME HISTORIQUE:

*Quel est le plus fameux de tous les Romains ?*

**A**vant d'expliquer plus précisément l'étenduë & le sens que l'on donne à cette Question, il ne sera peut être pas hors de propos d'instruire le Lecteur de l'occasion qui l'a fait naître.

Dans une Compagnie où je me trouvai dernièrement, on examinoit la signification que l'usage a donnée à ces trois mots, *fameux*, *celebre* & *illustre*, & particulièrement celle du troisième & du premier. Nous convenions sans peine qu'ils n'étoient pas tellement synonymes qu'on pût employer indifféremment l'un pour l'autre ; mais il y eut quelque contestation sur la signification propre de chacun d'eux. Je ne rapporterai point tout ce qui se dit à ce sujet. Je me contenterai de venir au résultat, qui fût, que nous tombâmes à la fin d'accord, que ces trois mots se peuvent prendre également bien en bonne part ; mais qu'*illustre*, ne se prend jamais que de cette manière, au lieu que *fameux* se peut prendre tant en bonne qu'en



qu'en mauvaife part, ou même plus ordinairement dans une fignification vague, pour marquer feulement ce qui eft fort connu, fans en dire ni bien ni mal. Là deffus quelqu'un de la Compagnie dit alors: La Queftion eft donc fort différente, de demander, quel eft le plus fameux de tous les Romains, par exemple, ou bien de demander quel eft le plus illuftre? Car la Queftion du plus illuftre renfermera néceffairement l'idée d'un Perfonage digne d'eftime, & quelque connu que pût être *Catilina*, quand même il le feroit plus que tous les autres Romains, cette Queftion ne le regarderoit pas, au lieu que s'il s'agiffoit de favoir quel eft le plus fameux, *Catilina* n'auroit point alors d'exclusion, il pourroit entrer fur les rangs, & l'emporter même, s'il fe trouvoit qu'il fût électivement le plus connu.

Pendant cette Converfation, il me vint, je ne fais comment, dans l'Efprit, une penfée fort fingulière, c'eft que je m'aperçus, (chofe que l'on s'imagineroit d'abord être impoffible) je m'aperçus, *dis je*, que l'on pouvoit déterminer démonftrativement quel eft le plus connu de tous les Romains; & non feulement je m'aperçus que cela pouvoit fe déterminer; mais c'eft qu'il s'en préfenta réellement un, à mon Efprit duquel on

peut afirmer sans contredit, qu'il est plus connu que tous les autres ensemble. Aussi tôt je proposai la Question à l'Assemblée, qui ne manqua pas, come je m'y atendois bien, de la traiter d'absurde. La plûpart se récrièrent qu'il n'y avoit pas un Romain dont on pût dire qu'il fut le plus connu, mais qu'il y en avoit probablement un très grand nombre aussi connus les uns que les autres. *César*, par exemple, *disoient ils*, ne l'est pas plus que *Pompée*, ni *Pompée*, plus que *César*, puisqu'il n'est pas possible de conoitre l'un de ces deux Grands Hommes, sans que l'autre soit aussi connu.

Ce que vous dites est vrai, *leur dis-je*, mais aussi ne prenez vous pas bien ma pensée. Il est vrai que l'on ne peut guères conoitre *César*, sans conoitre aussi *Pompée*. Mais n'est il pas évident que le nom & la personne de *César*, reviennent plus souvent à l'Esprit, & que l'on en parle plus fréquemment que l'on ne parle de *Pompée*, ou que l'on ne pense à lui. Eh bien, je vous demande quel est le Romain auquel on a le plus souvent occasion de penser, quel est celui dont on parle le plus souvent, & dont le nom est le plus généralement connu dans le Monde ?

Alors tous se récrièrent de nouveau qu'il n'y avoit pas d'apparence que cela fût de  
nature

nature à pouvoir se déterminer. Mais j'insistai à leur proposer la Question, en les assurant, que parmi tous les anciens Romains, dont l'Histoire nous a transmis les noms, je pouvois leur en nommer un qui est incomparablement plus connu, non seulement qu'aucun des autres, mais que tous les autres ensemble. Celui que j'ai dans l'Esprit, leur dis-je, est également connu des Ignorans comme des Savans, & cela parmi presque tous les Peuples de la Terre. Il ne se passe point de jours & peut être même d'heures ni de momens, qu'une multitude infinie de personnes n'ait occasion de penser à lui; il n'y en a point en un mot dont le nom soit plus souvent dans la bouche des Hommes: Et quand je dis le nom, ajoutai-je, remarquez bien, que je n'en sépare point l'idée de la personne. Ce n'est pas dans le sens que l'on pouroit dire, par exemple, que le nom d'*Auguste* a été fort répété, parce qu'il y a un Mois de l'Année & une fameuse Ville d'*Allemagne*, qui le portent; car en parlant du Mois d'*Août* ou de la Ville d'*Augsbourg*, on ne pense point du tout à la personne de l'Empereur *Auguste*; ainsi cela ne se doit point mettre en ligne de compte. Ce n'est pas non plus parce qu'il y auroit un grand nombre de personnes qui porteroient ce nom là: On voit bien que ce seroit le même cas

que celui de la Ville d'*Augsbourg* & du Mois d'Août; mais j'entens que le *Romain* dont je parle est tel qu'en prononçant son nom, c'est à lui même que l'on doit penser; c'est de la personne dont il est question; c'est même du trait de sa Vie le plus considerable, & auquel il doit particulièrement toute l'immortalité dont il est sûr de jouir.

Il n'étoit pas possible de réduire la chose à une plus grande précision, ni de la proposer d'une manière plus intéressante. Ainsi toute la Compagnie, piquée de la singularité du Problème, se mit à y rêver & à tâcher de le résoudre, sur la parole d'honneur que je leur réitérai plusieurs fois que la Question étoit sérieuse, & qu'elle ne rouloit point sur un jeu de mots, come quelques uns le soupçonnoient. Ils y travaillèrent près d'une heure à l'envi l'un de l'autre; mais on se sépara sans en venir à bout. Ils ont encore inutilement fait tous leurs efforts depuis ce tems là, sans pouvoir trouver de raisons satisfaisantes de ce qu'ils ont avancé. Enfin quelqu'un aiant pris la résolution de communiquer la chose au Public, par la voie du *Journal Helvétique*, je me suis chargé moi-même de la rédiger, afin que l'on eût plus exactement ma pensée; car je veux bien avertir, que quoi qu'il n'y ait point ici la moindre équivoque, cependant les paroles  
dont

dont je me fers, ne sont pas tout à fait indifférentes, & il y a telle expression que l'on croiroit pouvoir mettre à la place des miennes, qui changeroit les choses au point que la solution ne seroit plus la même, ou n'auroit plus une égale justesse. J'avertirai encore que je ne prétens pas proposer ici quelque chose de fort important, j'aurois tort de me l'imaginer; mais je crois que cela vaut bien au moins les Logogriphes & les Enigmes que le Public recherche avec tant d'avidité dans certains Journaux.

Si quelqu'un trouve la solution, j'espère qu'il voudra bien le faire savoir par la même voie que le Problème est proposé, je veux dire par la voie de ce Journal. Or voici la marque à laquelle il pourra connoître s'il a réussi, c'est si la solution qu'il trouve a tant de clarté & d'évidence, que l'on voie certainement qu'on n'en peut pas donner d'autre.

Si dans le Mois prochain, personne ne s'est expliqué ou n'a rencontré juste, je déclarerai, pour lors, dans le suivant, ce dont il s'agit, & je pourrai bien y joindre en même tems quelques Reflexions, pour relever le mérite d'une Question, qui, je le répète, n'est pas par elle même fort importante.



# LET T R E

De *M. DE WATTEVILLE* de  
*Lands hut*, *Membre du Conseil Souverain*  
*de la Ville & République de B E R N E*,

*Mr. LOYS DE BOCHAT*, *Lieutenant*  
*Baillival à Lausanne*, *sur l'Origine des*  
*DUCS DE ZERINGUEN*, &  
*sur diverses particularitez de l'Histoire*  
*de Suisse.*

**J**E vous ai promis, **MONSIEUR**, de  
vous communiquer la nouvelle Généalogie  
que je donne aux *Ducs de Zéringuen*. Tous  
les Auteurs, qui ont parlé de l'histoire de  
ces Princes, leur attribuent une Origine  
Allemande, & les font descendre de cer-  
tains Comtes du *Brigawo*, qui ne sont point  
conus par l'Histoire & très peu par les  
Diplomes. *BERCHTOLD*, Duc de  
*Carinthie*, tombe come des Nües, & se trou-  
ve d'abord assez puissant pour faire la Guer-  
re à l'Empereur *HENRI IV*. On nous  
donne son Fils *CONRAD* pour Gouver-  
neur Héritaire de la *Suisse*. Les *Ducs de*  
*Zéringuen* y possèdent des Héritages con-  
sidéra-

fidérables, sans qu'aucun Auteur ait pris la peine de nous informer comment ils leur sont parvenus. Il me paroissoit humiliant qu'aucun des Grands Seigneurs de *Suisse* n'eût mérité d'y commander au Nom de l'Empereur. Je ne reconnoissois pas là le Caractère de la Nation, qui a toujours souffert impatiemment la Domination étrangère. Mes doutes sur l'Origine Allemande de la Maison de *Zeringuen* augmentèrent par la lecture de plusieurs vieux Diplomes. Je trouvois le Duc *Berchtold* nommé à la tête de divers autres Seigneurs Helvétiens: Une vieille Chartre m'apprit même qu'il avoit du Commandement en *Suisse* pres de 70. Ans, avant que son Fils *Conrard* y eut été établi Gouverneur. Je commençai alors à croire que les anciens Maîtres de la *Suisse*, & les Fondateurs de la Ville de *Berne*, pourroient bien avoir été Suisses eux mêmes. Mon incertitude ne dura pas long-tems: Je trouvois dans l'Auteur de la Vie d'*HENRI IV.* deux Ducs *Berchtold*; l'un Duc de *Carinthie*, mis au rang des Ennemis de cet Empereur; & l'autre placé au nombre de ses Amis. Mes yeux se dessillèrent alors tout à fait. Je vis clairement ce qui avoit induit les Historiens dans l'erreur: Ils savoyent que *Conrard de Zeringuen* étoit Fils d'un Duc *Berchtold*: Ils conoissoient, par l'Histoi-

re & les Diplomes, le Duc *Berchtold Allemand*, & ils n'étoient pas à portée de connoître le Duc *Berchtold Suisse*, les Diplomes qui en parlent n'étant point imprimez. Je poullai mes Recherches plus loin, & à l'aide de vieux Documens, je crois être parvenu à déterminer la vraie Origine des *Ducs de Zéringuen*, & pouvoir établir qu'il faut la chercher dans le Sang des *Rois de Bourgogne* de la dernière Race. J'admets peu de suppositions, & je ne me suis permis que celles qui sont reçues par tous les Généalogistes, qui écrivent l'Histoire des Maisons dont le commencement se perd dans les siècles où les Noms de Famille n'étoient point en usage. Ils n'hésitent pas alors de reconnoître d'une même Maison, des Princes qui ont possédé dans le même District des Fouds considérables, ou des Gouvernemens Héritaires, sur tout, lors qu'ils portoient des noms communs à la Famille.

Il est d'autant plus probable que les Ducs de *Zéringuen* descendent des anciens *Rois de Bourgogne*, que tous leurs Biens allodiaux en *Suisse* étoient situés dans la *Petite Bourgogne*: C'est l'Héritage considérable qui est entre dans la Maison de *Kiburg*, par *Anne de Zéringuen*, Epouse d'*Ulrich*, Comte de *Kibourg*. Il consistoit dans le Lanagraviat de *Bourgogne*, qui do-



noit un Droit aprochant de la Souveraineté sur tout le District qui est entre l'*Emme* & l'*Are*, qu'il passoit même, en comprenant tout le Comté d'*Arwangen* \*. Les Villes & leur District, n'étoient pas du Landgraviat. *Fribourg* & les deux Comtés de *Tboun* & de *Bertbou* étoient des Biens particuliers de la Maison de *Zéringuen*.

Un Diplome de l'An 1481. nous fait conoitre plusieurs de leurs Vassaux, *Adelbert de Tore*, *Hugues de Segistorf*, *Henri de Crochthal*, *Conan* & *Rodolphe de Ergesinguen*, *Rodolphe de Coppingen*, *Ulrich* & *Berchtbold de Utzenstorf*.

On a prétendu que des Princes, aussi puissants en *Suisse*, étoient étrangers, sans nous dire comment ils y avoient aquis des Terres considerables. La plûpart des Auteurs ne se sont point embarassés de cette difficulté: Ils ont crû aparemment, que tous les Biens que les Ducs de *Zéringuen* possédoient en *Suisse*, ils les tenoient en qualité de Gouverneurs & au nom de

P 5 l'Em.

\* Les Comtes BERCTHOLD & EGO DE KIBOURG firent présent l'an 1406. à LL. EE. de BERNE du Landgraviat, qu'ils tenoient en Fief de FREDERICH DUC d'AUTRICHE. Ce Duc confirma cette Donation à BADEN, le jour de la St. Gal 1407. Cette portion de l'Héritage des Ducs de ZERINGUEN, étoit tombée en partage à la Maison de HABSBURG, par HEILVIG DE KYBOURG, Mere de l'Empereur RODOLPHE, & Fille d'ANNE de ZERINGUEN.

l'Empire; au lieu qu'ils n'avoient obtenu le Gouvernement, que parce que leurs Richesses les mettoient mieux en état d'en soutenir la Dignité, qu'aucun autre Seigneur.

**BERCHTOLD IV.** le dernier Prince de cette Illustre Race, fonda la Ville de **BERNE** en 1191. C'est à lui que la République doit sa Naissance; & come son Enfant, Elle a recueilli, dans la suite, tout l'Heritage de cette Maison en *Suisse*. **Berchtold IV** mourut en 1218. Ses deux Sœurs héritèrent ses Allodiaux: **AGNES** eût en partage les Biens situés en *Allemagne*, & elle les porta à *Egon*, Comte d'*Urach*: **ANNE**, qui avoit époulé *Ulrich*\*,  
Comte

\* Guillion. Habsb. L. VI. t. 2 & après lui tous les Auteurs, font **ANNE DE ZERINGUEN**, Epouse de **WERNHER DE KIBOURG**, Fils d'**ULRICH**, & Frere d'**HEDWIG**, Mere de l'Empereur **RODOLPHE**; mais il n'est pas difficile de faire voir leur erreur. **GUICHARDON**, Hist. gen. T. I. p. 258. l'a bien reconnu: En parlant du Mariage d'**HARTMAN LE VIEUX**, Comte de **KIBOURG**, il le nomme Fils d'**ULRICH** & d'**ANNE DE ZERINGUEN**. Ce Prince assigna même la Dote de sa Femme sur **FRIBOURG** en *SUISSE*, qui étoit de l'Heritage des Ducs de **ZERINGUEN**. Un Diplom. de 1250 nous a transmis une difficulté que **HARTMAN le vieux** & **HARTMAN le jeune**, Comtes de **KIBOURG**, eurent avec un Chevalier de **THOUNE**, à l'occasion du Château de cette Ville là, que celui ci prétendoit qu'ils avoient bâti la moitié sur ses Terres. Les deux Comtes se justifient, en prouvant que ce Terrain appartenoit à la Maison de **ZERINGUEN**, dont ils étoient Heritiers. Or **HARTMAN le vieux** ne pouvoit être Co-Heritier avec son Neveu, que par la Mere. **VIGNIER**, au rapport du Père **HERGOT**, T. I. p. 130. est dans le même sentiment.

Comte de *Kibourg*, hérita tout ce que ces Princes possédoient en *Bourgogne*.

Mais justifions par les Diplomes le Rang & l'Autorité que les Ducs de *Zeringuen* avoient en *Suisse*.

*BERCHTOLD IV* confirma en 1208. la fondation de l'Abâie de *Frienisberg*. Il fit un Arbitrage, l'Année 1212. entre l'Abé de *Bejuwiter* & le Comte *Rodolphe de Thierstein*. En 1210. il se qualifie : *Berchtoldus. Dux Zeringiæ, Dei ac Imperatorum ac Regum Dono Judex constitutus & Advocatus qui vulgo Kall-Vogt dicitur, id est, in omne Thuregum Imperialem Jurisdictionem tenens*. En l'Année 1187. il prend ces Titres : *Berchtoldus Zäringiæ, Dux & Rector Burgundiæ, Dei & Imperiali gratia Turegici Loci legitimus Advocatus*.

*BERCHTOLD III*. Pere de *Berchtold IV*. fût le Fondateur de la Ville de *Fribourg* en *Suisse*. Dans une Concession du Chapitre de *Soleure* au Comte *Ulrich de Neûchâtel*, de l'Année 1181. on y trouve ces termes : *Sigillo Ducis Berchtoldi, Rectoris Terræ confirmatum est*. Il rendit en 1178. au Couvent de *Païerne*, le fond sur lequel il avoit bâti une partie de la Ville de *Fribourg*. *Notum sit &c. Quod Dominus Berchtoldus Dux, Villam quæ vocatur Friburg ædificavit, cujus quarta pars in fundo & allodio S. Mariæ Paterniacensis sita est*, Voyez la  
Bibliot.

Bibliot. Sebul. f. 314. Donc *Fribourg* n'a pas été bâti l'AN 1179. come le dit Guilliman. Ce Prince fût témoin en 1173. dans la Confirmation faite par l'Empereur *FREDERIC I.* de la Donation du Comte *Ulrich de Lentzbourg* au Couvent de *Munster*. Il est apellé Duc de *Céringue*, dans une Révocation des Droits de Régalie sur *Genève*, qu'il avoit acordé à *Ame*, Comte de *Savoie*, en 1162. Il avertit l'Abé de *Cluni* en 1157. que le Couvent & l'Abaye de *Rueggisberg* étoient mal administrés. La Lettre est dans la *Bibliothèque Sebustienne* fol. 290. Dans un Diplome de l'AN 1152. par lequel l'Empereur *FREDERIC I.* confirme les Biens & les Privilèges de l'Abaye de *Beinwiler*, ce Duc est nommé, *Berchtoldus Dux Burgundiæ.*

*CONRAD*, Pere de *Berchtold III.* se trouve quelques fois nommé dans nos Diplomes. Le Pape *INNOCENT* confirme en 1139 la Donation de la quatrième partie du Village d'*Oningin*, *ab Illustri Viro Chunrado Duce Ziaringiæ Augiensis Monasterio factam.* L'Année 1131. ce Prince est nommé, dans la Fondation de l'Abaye de *Frienisberg*, *sub Ducatu Ducis Conradi in Burgundia nobiliter Regente.* En 1125. il est désigné come Témoin dans un Diplome pour l'Abaye d'*Engelberc*, que l'on mar-

que

être située, *in Provincia Burgundiæ in Con-*  
*stanciensi, in Pago Zuorechowe, in Comitatu*  
*Zurech.* Ce qui prouve que la *Petite Bour-*  
*gogne* comprenoit bien plus de Pais dans  
ces tems la, que nos Auteurs ne lui en  
assignent. Il faut remarquer que le Di-  
plômé de 1139 est le premier où l'on voit  
paroître le nom de *Zeringuen.* *Marianus*  
*Scotus*, ou son Continuateur pour l'Année  
1126. marque, que *Conrad de Zeringa fût*  
*fait Duc de la Bourgogne.* On ne trouve  
pas ce nom plus haut. Peut être fût-il  
doné à *Conrad*, parce qu'il naquît dans un  
Château ainsi apelle, qui est près de *Fri-*  
*bourg en Brigawu*, que son Fils édifia dans  
la suite sur l'Heritage d'*Agnes* sa Mere,  
Fille de *Rodolphe de Rheinfelden*, Duc d'*Al-*  
*lemagne*, pour la defense duquel il fût obli-  
gé d'avoir souvent les Armes a la main  
contre *Frédéric de Hohenstauffen.* *Conrad*  
étoit aussi Avoier du Couvent de *St. Blaise*,  
& c'est dans un Acte de cette Abaïe de  
l'An 1125. que nous aprenons qu'il étoit Fils  
d'un Duc *Berchtold: Conradus Filius Ducis*  
*Bertholfs, Advocatu Ecclesiæ S Blasii.* Confius  
*in Annal. Suevicorum*, P. II. p. 220. parle  
ainsi de lui: *Conradus hic Bertholdi II Fi-*  
*lius Zæringiæ Dux, Comes Hohenbergensis* ☞  
*Rheinfeldiæ, Rector Burguntia An. 1113.*  
*obit 1152.* C'est une grande faute de  
dater

dater son Rectorat de la *Bourgogne* dès l'Année 1113. *Marianus Scotus* ou les Continuateurs, qui étoient Contemporains, le placent à l'Année 1126. D'ailleurs *Berchtold II.* son Père est nommé comme Témoin dans un Acte concernant le Couvent de *Mouri*, de l'Année 1114. Acte que le Recteur auroit sûrement autorisé s'il avoit été établi.

*BERCHTOLD II.* étoit certainement Père de *Conrard de Zeringuen*, come nous l'avons vû ci devant. Le grand point dans lequel je difère de tous les Auteurs, c'est que je donne à *Berchtold II.* une Origine Suisse, au lieu que tous ceux qui ont écrit sur la Maison de *Zeringuen* en font un Comte du *Brisgavu*. Voici ce qui m'a conduit à cette Découverte. Je remarquai, en lisant la Collection de *Pistorius*, que *Lambertus Schafnab*, qui étoit Contemporain de l'Empereur *HENRI IV.* met au nombre des fidèles Serviteurs de ce Prince, qui firent le Voïage d'*Italie* avec lui, un Duc *Berchtold*; & quelques lignes plus bas, en spécifiant ceux qui s'étoient déclarez contre cet Empereur, conjointement avec le Duc *Rodolphe*, il y place aussi un Duc *Berchtold*. Il y avoit donc sous le Regne de *HENRI IV.* deux *Berchtolds*: L'un étoit Ami de l'Empereur, & l'autre son Ennemi. *Berchtold* Ennemi  
de

de l'Empereur étoit Duc de *Carinthie*, come l'assûrent *Herman: Contract. ad An. 1060, Abbas Ursbergensis, & Lamb. Schafnab ad 1073*. Ce dernier Auteur dit: „ Qu'*Hen-*  
 „ *ri IV.* reprit le Duché a *Berchtold*, Duc  
 „ de *Carinthie*, mais qu'il le lui rendit a  
 „ la fin de l'Année; & que cette incon-  
 „ stance l'engagea sans doute a se joindre  
 „ à ses Ennemis. Pour ce qui concerne  
*Berchtold*, Ami de l'Empereur, nous allons  
 le voir paroître plus d'une fois dans nos  
 Diplomes, à la tête de plusieurs autres Sei-  
 gneurs *Helvétiques*. Dans un Acte pour le  
 Couvent de *Mouri*, situé, come on s'ex-  
 prime dans l'Instrument, *in Provincia scil.*  
*Burgundia, in Pago Argove, in Comitatu Ro-*  
*re*, on y trouve denommez come Témoin,  
*Dux Berchtoldus, Comes Arno'phus Lentz-*  
*burch., Rudolphus Frater ejus, Adebertus*  
*Comes Froburch., Adebertus Comes Habs-*  
*burg*: Cet Acte est de l'Année 1114. Mais  
 ma principale preuve est un Diplome, qui  
 parle non seulement de nôtre Duc *Berch-*  
*told*, & qui nous apprend qu'il étoit Fils de  
*RODOLPHE*; mais qui prouve encore  
 incontestablement l'Autorité qu'il avoit dans  
 le Pais, & nous fait conoître qu'il étoit  
 Gouverneur du Comté de *Bargen* \*. Le  
 Diplome

\* Ce Comté n'a point été connu jusques à présent: Je  
 joindrai quelques Remarques à la fin de cette Lettre, pour  
 en

Diplome dont il s'agit concerne la fondation du Couvent de *Rueggisberg*, confirmé l'An 1076. par *Henri IV.* Ce Couvent y est nommé *Roggereberg*: Il avoit été fondé, *ab Illustri Viro Lutholdo de Castello Rymelinge per manum Bertholfi Ducis, Fiii Rodolphi, Patre ipso Duce jubente: Hoc vero Monasterium fundatum erat*, dit l'Empereur dans le Diplome, *in Regno meo, in Loufourensi Episcopatu in Pago nomine Uf Gouue, in Comitatu Bargensi.* Je ne sai pas bien quel des deux *Berchtold* avoit épousé *Agnes de Rheinfelden*, Fille aînée de *Rodolphe*, Duc d'Allemagne: Voiez *Guillim. Habsb. L.V. c. 5.* Je crois que c'est nôtre *Berchtold Suisse*, & que ce Mariage porta dans la Maison de *Zeringuen* les Terres qu'elles possédoit en Allemagne, qui occasionèrent les Guerres qu'ils eurent à soutenir dans ce País là. *Hinc utrimque super partium studia cædes & vastitates, Zeringensi Opibus, Militum fama & frequentia Bellicis Artibus superiore*, dit le même *Guilliman.* *HENRI IV.* avant son Voïage d'Italie, voulut pacifier l'Allemagne, & il s'établit Médiateur entre les Parties Belligérantes. Cet Empereur régla, que *Frédéric* garderoit la *Suabe* qu'il occupoit,

&

en doner une conoissance, qui sera encore bi'n imparfaite: Ceux qui pourroient en fournir de plus grands Eclaircissements feroient plaisir à tous les Amateurs de l'Histoire de la Suisse.



& qu'il pourroit porter le Titre de Duc d'Allemagne ; que *Berchtold* posséderoit ce qui étoit situé le long du *Rhin*, la *Forêt noire*, la *Turgovie*, le *Brifgau*, *Mortenau*, *Nekargau*, le Gouvernement de *Zurich* & son District. Voila ce que dit *Guilliman*, après *Otton de Frifingue*, L. I. C. 8. & 9.

Une autre preuve bien forte, que nôtre *Berchtold Suisse* est bien différent du *Berchtold Allemand*, qu'*Herman*. *Contract*. nomme *Suevigena*, c'est que la *Chronique d'Ursberg* le fait Fils d'un autre *Berchtold*, qui étoit celui que l'on trouve au nombre des Ennemis de l'Empereur *Henri IV.* & qui mourut en 1078. *Berchtold Allemand I.* du nom, eût de *Richnaire* sa première Femme, *Berchtold II.* & *Herman*, que l'on prétend être la Tige de l'illustre Maison de *Baden* ; & de *Béatrix*, Fille du Comte *Louis* sa seconde Femme, *Gebhard*, Evêque de *Constance*, duquel parle *Trithemius*, in *Chron. Hirf. g. Gebhardus Filius Ducis Allemaniae & Frater Ducis Berchtoldi* &c. Les Auteurs font ce premier *Berchtold* Fils de *Lândolus*, qui doit être mort l'Année 1036. & qui, suivant eux, étoit Frère de *Ratbod*, Tige de la Maison de *Habsbourg*. *Hergat*, dont l'Ouvrage est tout ce que nous avons de meilleur sur cette Illustre Maison, dispute ce *Lândolus* aux Ducs de

*Zeringuen*, & il en fait descendre les Comtes de *Habsbourg*. Voyez T. I. fol. 145.

Revenons à nôtre Question principale. D'où est ce que ces Etrangers auroient aquis les Biens considérables que la Maison de *Zeringuen* a eu dans la *Petite-Bourgogne*? D'où vient encore une fois que les Empereurs donnoient le Gouvernement de la *Bourgogne* à des Seigneurs Allemans, tandis qu'il y en avoit en *Suisse*, qui étoient affés puissans pour en soutenir la Dignité & l'Autorité, spécialement les Comtes de *Lentzbourg*, de *Thierstein*, de *Habsbourg* &c.? Par quel hazard ces Seigneurs Etrangers auroient-ils aquis précisément les même Terres que nôtre Duc *Berchtold II.* possédoit en *Suisse*? Par quel hazard encore les Ducs de *Zeringuen* possédoient-ils la Garde-Noble de l'Abaye de *Rueggisberg*, dont la fondation avoit été autorisée par le Duc *Berchtold*, Fils du Duc *Rodolphe*, come nous l'avons vû? Je serois plutôt porté à croire, que la plus haute Noblesse de la petite *Bourgogne* descend du Duc *Rodolphe*, ou de quelqu'un de ses Ancêtres, qui avoient le Gouvernement du Comté de *Bargen*, Gouvernement qui fût bien-tôt après entre les mains des Princes des Maisons de *Zeringuen*, *Thierstein*, *Nelchâtel* & ses Branches subdivisées, savoir *Arberg*, *Nidau* & *Strasberg*.

RODOLPHE étoit certainement Père de nôtre Duc *Berchtold II.* come en fait foi le Diplôme de 1076. Le même Diplôme prouve qu'il étoit Gouverneur du Comté de *Bargen* ; ainsi c'est dans les Actes qui parlent de ce Comté, que nous pouvons trouver les Ancêtres de *Rodolphe.*

BERCHTOLD I. étoit Père du Duc *Rodolphe.* *Guichenon* m'en fournit une preuve, H. S. T. III. fol. 4. *Rodolphe*, Roi de *Bourgogne*, done quelques Biens à un nommé *Amijo* & à sa Femme, situés *in Comitatu Bargensi, sive in Valle Nugerolensi: Bertholdus Comes firmavit, An. 1016.* Nous trouvons le Pere & le Fils nommez dans une Donation faite à l'Eglise de *St. Maurice* par *Rodolphe*, Roi de *Bourgogne*, *Consentientibus Hermingundis Regina, Bertholdus & Rodolphus Comites & Robertus.* Cette Donation du Roi, consistoit en Biens fiscaux. Ce qui me fait croire que *Berchtold* & *Rodolphe*, qui donnoient leur consentement dans l'Acte, étoient des Princes du Sang de *Bourgogne.* Ce Diplôme est de 1014. & il se trouve dans *Guichenon* T. III. fol. 4.

RODOLPHE Duc, Fils Cadet de RODOLPHE II. Roi de *Bourgogne*, & de la Reine BERTHE, fût, selon moi, Père de BERCHTOLD I. J'ai hasardé d'avancer que ce Comte *Berchtold* pouvoit être du Sang

Roi de *Bourgogne* & avoir été apanagé du Comté de *Bargen*, peut être même de tout l'ancien Patrimoine des Ancêtres des Rois de *Bourgogne* en *Suisse*, & voici leur quel fondement. Dans la fondation de l'Abaye de *Païerne*, de l'Année 962. la Reine *BERTHE*, Douairière de *RODOLPHE II.* nomme les trois Fils; savoir, *CONRAD*, Roi, *BOURCKARDT*. Archevêque, & *RODOLPHE*, Duc. Une Donation faite au Couvent de *Païerne* en 932. par *Conrad* Roi de *Bourgogne*, conjointement avec sa Mère *Berthe*, & *Rodolphe* son Frère, nous donne aussi quelque connoissance de ce Prince Cadet de *Bourgogne* & de l'Autorité qu'il avoit en *Suisse*. Outre certains Biens & Dîmes spécifiés dans l'Instrument, la Reine & ses Fils donnent encore tout ce que leur Grand Père avoit aquis en *Vuilliez* (*Pago Wiliacensi*) dans l'endroit nommé *Court*, qui est sans doute la Terre de *Grand-Court* d'aujourd'hui. Depuis lors, les Auteurs ni les Diplomes ne font plus mention du Duc *Rodolphe* Fils du Roi *Rodolphe II.* Il y a apparence qu'il aura vécu tranquillement en *Suisse*, sur ses Terres, ou qu'il sera mort jeune. Quoi qu'il en soit, c'est ce Prince, que je crois Père de *Berchtold I.*

*RODOLPHE II.* Roi de *Bourgogne*, qui avoit épousé la Reine *Berthe*, étoit Père du Duc *Rodolphe*, come il est justifié par les Diplomes de 432. & 962. que l'on a cité.

**RODOLPHE I.** Fondateur du Roïaume de *Bourgogne*, avoit doné la Naissance   *Rodolphe II.* Ce premier Roi se nommoit *Rodolphe de Stratlingen*, parce qu'il étoit né dans le Château de ce nom, aux environs duquel il possédoit de grands Biens.

**CONRAD**, Père de *Rodolphe I.*  toit Comte & Gouverneur de la partie de la *Suisse*, que l'on nomma dans la suite la *Petite Bourgogne*. Ce Prince tôt choisi par l'Empereur **LOTHAIRE**, pour faire rentrer l'Ab  *Hugbert* sous son obéissance. *Conrad* lui livra Bataille près d'*Orbe*, l'An 866. & l'Ab  y fût tué.

Voici donc la Généalogie des Ducs de *Zéringuen*, suivant ma nouvelle Hypothèse.

1. *Conrad*, Comte, qui gagna la Bataille près d'*Orbe* sur l'Ab  *Hugbert*, l'An 866. & qui étoit Gouverneur de la Suisse Méridionale, fut Père de

2. *Rodolphe I* de *Stratlinguen*,  l  Roi de *Bourgogne*, en 888. Il e t pour Fils,

3. *Rodolphe II.* qui épousa la Reine *Berthe*, laquelle fonda l'Ab ie de *Paierne* en 962. Il e t trois Fils, *Conrad* Roi de *Bourgogne*, *Bourckardt* Archevêque, & *Rodolphe* Duc, Le Roi *Conrad* e t deux Fils, *Rodolphe III.* Roi en 1032. & *Bourckardt*; Archevêque; mais il s'agit principalement de la Généalogie de

4. *Rodolphe* Duc, Fils Cadet de *Rodol-*

*phe II.* Suivant mon sentiment, il fût Père de

5. *Berchtold*, Comte, qui consentit à deux Donations dans le Comté de *Bargen*, en 1014. & 1016 Il eût pour Fils,

6. *Rodolphe*, qui donna son consentement à la Donation de 1016. & qui autorisa la Fondation de *Rueggisberg* en 1076. Il donna naissance à

7. *Berchtold II.* Duc, qui consentit avec son Père *Rodolphe* à la Fondation de *Rueggisberg* en 1076. & qui eut pour Fils :

8. *Conrard de Zeringuen*, *Rector Burgundia*, en 1126. qui fût Père de

9. *Berchtold III.* Duc de *Bourgogne*, Fondateur de la Ville de *Fribourg* en *Suisse*, qui se plaignoit en 1157. que l'Abaye de *Rueggisberg* étoit mal administrée, & qui eût pour Fils

10. *Berchtold IV.* Fondateur de la Ville de *Berne*, en la Personne duquel l'Illustre Maison de *Zeringuen* fut éteinte.

Passons maintenant, MONSIEUR, à quelques Recherches pour tâcher de déterminer ce que c'étoit que le Comté de *Bargen*.

Le Comté de *Bargen*, *Comitatus Bargensis vel Bargen*, a perdu son nom depuis bien des Siècles. Il n'est plus connu que par les  
Diplo-

Diplomes, desorte que l'on ne peut pas savoir précisément les Limites. Je vais vous marquer quels sont les endroits, que les Diplomes placent dans ce Comté, & nous verrons par là, du moins en gros, son étendue.

Le premier Diplome\* qui parle de ce Comté, est de l'Année 957. Le Comte *Lutfrid* s'étoit emparé de l'Abaye de *Grandval*: *Conrard* Roi de Bourgogne la retire des mains de ses Fils, & nomme les endroits qui y appartiennent.

I. Le Village de *Nugerolis*, in *Bargensi Comitatu*. On ne fait pas proprement quel est ce lieu. Il en est parlé, dans un Diplome de l'An 1106. que l'on nous a déjà cité; dans un Bref du Pape *Eugène*, de l'an 1148 pour l'Abaye de *Rueggisberg*; dans un autre de 1152. de l'Empereur *Frederic I.* par lequel il confirme les Biens du Couvent de *Beinvoiler*; dans un de 1173. où le même Empereur confirme la Donation qu'*Ulrich* Comte de *Lentzbourg*, avoit faite au Couvent de *Munster*. Les Biens y sont spécifiés, & entr'autres, in *Valle Nugerols Vine-ta*. C'étoit donc un Canton de Vigne. *Plantin*, in *Helv. antiq. & nova*, C. 15. dit, Que dans certains vieux Actes, le Lac de *Bienne* est apellé *Lacus de Nurol, Neurol,*

\* In Hergot. p. 77.

vel *Nerol*, item *Nuiwil*, d'un endroit qu'il croit avoir été au dessus de la Neuveville. Cetoit peut être nôtre ancien *Nugerolis*, & *Vallis Nugerolis* seroit la Côte qu'on appelle du Petit Lac

2. *Capella S. Ursicini*, aujourd'hui *St. Ursin*, sur la Rivière du *Doux*.

3. *Ulfingen*, aujourd'hui *Ilfsingen* ou *Ovvin*, sur la Montagne de *Dieffe*.

4. *Summa Vallis*, aujourd'hui *Grandval*, dans la Prévôté de *Môtier*.

5. *Tbesuenna* à present *Tavanne*, dans la même Prévôté.

6. *Capella S. Imerii*, la Vallée de *St. Imier*.

Le second Diplome est de l'Année 1040.\* *Henri III.* confirme à l'Abaye d'*Einsidlen* ses Biens & Privilèges, qui sont spécifiés. *In Comitatu qui dicitur Bagen, in Villa Lanba.* Je ne sai pas bien quel est cet endroit.

Le troisiéme est la Confirmation de la Fondation du Couvent de *Rueggisberg*, par l'Empereur *Henri IV.* en l'année 1076. J'en ai donné ci dessus un Extrait. C'étoit une assés riche Prévôté, qui fut incorporée en 1489. à la Prévôte de *Berne*.

L'on peut conclure de ce que nous avons vû, que le Comté de *Bagen* comprenoit la Prévôté de *Môtier*, la Vallée de *St. Imier*, la Montagne de *Dieffe*, la

Côte

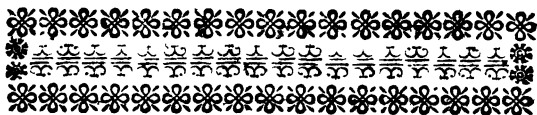
\* In Hartm. Ann. Einsid, p. 130.



*Côte du Petit Lac*, le Comté d'*Arberg*. J'y place ce dernier Comté, parceque le Village de *Bargen*, qui vrai semblablement lui a donné son nom, est dans son Territoire. On dit que l'on voit encore dans ce Village quelques Antiquités, & sur tout les débris d'une belle Chaussée au travers du Marais, qui est au'dessous. J'y mets aussi tout le País qui est entre l'*Aare* & la *Sensune*, jusqu'au delà de *Rieggisberg*.

Je suis &c.





## L E T T R E

*A Mademoiselle T R. sur la Satisfaction  
que l'on trouve à cultiver son Esprit &  
à s'attacher à la Vertu.*

M A D E M O I S E L L E.

**V**ous voila donc à present à la Campagne, plus tranquile, & plus en état de vous recueillir & de réfléchir. Je crois que dans le calme où vous êtes & pensant come vous le faites, vous comprenés plus que jamais la nécessité d'augmenter vos conoissances, & sur tout celles que vous avés sur la Religion. Vous avés deja senti le plaisir que l'on goute dans l'acroissement de ses lumières: Vous sentirés encore plus vivement ce plaisir, lorsque vous serés plus avancée. Le desir d'apprendre s'augmente à mesure que l'on apprend. Alors la Raison se perfectionne, l'Esprit s'éclaire, le Goût s'épure & s'attache au vrai & au solide. Lors qu'on a appris ainsi à faire usage de sa Raison, que l'on s'est acoutumé a penser & à réfléchir, on découvre chaque jour mille & mille choses dans la  
Nature,

Nature, qui sont propres à nous égayer & à nous instruire; à nous porter à l'admiration & à la reconnoissance envers le Créateur.

Il est bien doux, il est bien agréable d'avoir fait assés de progrès pour être en état de goûter ces plaisirs, qui sont les plus solides, les plus purs & les plus constans. Ceux qui sont en état de sentir de la satisfaction & de la joie à perfectionner leurs facultez & à s'avancer dans la Vertu, ne conoissent pas ces dégoûts, ces ennuis qui acablent si souvent les Persones dissipées. Ceux ci toujourns répandus au dehors, se livrant sans cesse à de frivoles amusemens, sans jamais rentrer en eux mêmes, ne conoissent point aussi leur état ni les Devoirs de leur Vocation. Dans cette agitation, leur Vie est un Tourbillon perpétuel, qui ne leur laisse presque pas le tems de s'apercevoir qu'ils existent. L'état des derniers est au contraire plus uni & plus tranquile, & ils ont toute la liberté nécessaire pour penser, raisonner, & agir. Je ne veux pas dire que l'on doive se livrer uniquement à la Meditation, vivre en Misantrope, éloigné du Monde & de la Societé: L'Home est né pour elle, il ne doit pas s'en arracher. Nous avons des Devoirs à remplir les uns à l'égard des autres, qu'il ne faut pas négliger. Il y a même

même des plaisirs innocens dans le Monde; dont on peut user avec moderation; mais nôtre étude, nôtre application & nos soins ne doivent pas se borner à leur recherche. Nous sommes destinés à quelque chose de plus parfait, & nous y devons tendre. Plus nous aurons fait de progrès pour y parvenir, plus nous serons véritablement contents.

Quand vous comparerez, *Mademoiselle*, la Vie toute tumultueuse des uns, & la douce tranquillité des autres, vous donerés sans balancer la préférence à ces derniers. Je sai que, dans la Jeunesse, l'on se laisse aisément surprendre, par ce qu'il y a de brillant, par le fracas, & par ce qui flatte nos sens. Mais quand on est revenu de ce premier feu, & que l'on a atteint un âge mûr, qu'on est en état de bien juger des choses & d'y apprécier une juste valeur, le Voile tombe alors, on conoit, on préfère, on saisit le Solide.

Mais, *Mademoiselle*, vous possédés déjà, quoi que dans un âge bien tendre, ce goût & ce penchant pour les bones choses. Vous vous affermirés certainement à les estimer toujours d'avantage, par les bones lectures que vous faites. La lecture des bons Livres est une ressource constante contre l'ennui. Outre que c'est un amuse-  
ment

ment honête & convenable dans tous les âges de la Vie, les Livres font encore des Amis cornodes avec lesquels on peut s'entretenir & les renvoies à sa volonté. Ce sont aussi des espèces de Personages très utiles, qui peuvent nous dire nos Vérités, nous adresser des Exhortations, des Censures & nous tracer des Portraits, dans lesquels nous pouvons nous reconoitre; & tout cela sans que nous puissions nous en facher. Si on joint ensuite à ses lectures le tems nécessaire pour réfléchir sur ce que l'on a lû, on lit alors utilement & avec fruit; l'Esprit gagne à tout cela, la Raison se fortifie, & l'on s'acoutume à penser & à raisonner juste.

Il est vrai que les Dames ne sont pas obligées d'étudier les Sciences abstraites, de lire & de méditer autant que ceux d'entre les Hommes qui se destinent aux Sciences; mais elles ne sont pas dispensées d'éclairer leur Esprit & d'aquerir les Lumières nécessaires pour se bien conduire elles mêmes & pour conduire leurs Familles. La Religion en particulier est une conoissance indispensable pour les deux Sexes, & l'on est d'autant mieux porté à en remplir les Devoirs, lors que l'on en conoit mieux la nécessité & l'importance. Les petites Sciences d'agrément sont aussi du ressort des Dames. Cel-  
lès

les qui s'y sont attachées avec quelque attention, en sont bien plus propres pour la Société. Leur Conversation est plus ornée : Elle n'est pas du moins un tissu de Puérilités, de Modes, de Parures, de Colifichets, & souvent de Médifances ou de Calomnies.

Mais pour réussir dans quelque étude que ce soit, il faut de l'attention, il faut écarter avec soin, dans le tems qu'on travaille, tout ce qui peut distraire; il faut assujettir son Esprit & le tenir en règle. Pour retenir ensuite ce que l'on a appris, je crois, qu'il est nécessaire de s'acoutumer à s'interroger soi même. Prenés donc l'habitude d'être à vous même un Maître sévère & inexorable, à qui vous serez obligée de rendre compte de ce que vous devez apprendre. Ne vous faites point de grâce : Point d'indulgence, point d'excuse quand il s'agit de soi même. Il faut s'imposer des tâches pour certaines heures marquées, & les exécuter sans délai & sans miséricorde. La fermeté dont vous userez à votre égard fixera votre Esprit aux choses dont il sera question, & rendra votre Mémoire fidèle, malgré qu'elle en ait.

Je l'ai déjà dit, les Dames ne sont pas appellées par leur état à étudier les Langues & les Sciences abstraites, & celles de pure speculation. Mais on auroit grand tort de  
les

les laisser dans une ignorance générale & absolu. Elles sont capables d'élevation & de sentimens, & celles qui ont l'Esprit cultivé mettent de la grace & de l'enjouement dans tout ce qu'elles disent & dans tout ce qu'elles écrivent Pourquoi négliger des talens, qui étant bien dirigés peuvent contribuer à la félicité de ceux qui les possèdent ? Pourquoi ne pas cultiver les heureuses dispositions des Persones de vôtre Sexe, puisqu'elles font la plus belle partie du Genre-Humain, & qu'elles sont apellées, étant devenues Mères, à jeter les premiers fondemens de l'Education de leurs Enfans ? Ne seront elles pas mieux en état de s'acquiescer de ce soin, lors qu'elles auront été elles même bien instruites ?

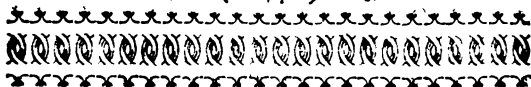
Ce que je pense à cet égard, *Mademoiselle*, ne m'est pas particulier : On a dit cela long-tems avant moi, & ceux de qui vous avez le bonheur de tenir la vie pensent de la même manière. Vous conoissez à cet égard leurs sages & louables intentions, & je sai que vous tâchez d'y répondre. Continués donc à vous appliquer, come vous l'avez fait jusques ici, à avoir des idées bien claires & bien précises de ce qu'il vous convient de savoir. Quand il s'agit de s'instruire, il ne faut rien faire nonchalamment, ni avec trop de précipitation. Il faut savoir  
bien

bien les choses auxquelles on s'attache, & être en état d'en pouvoir rendre raison quand il est nécessaire. Tout ce qui est trop superficiel & qu'on ne fait qu'à demi ne sert à rien. Il ne faut pas faire parade de Bel-Esprit, rien n'est plus insupportable, mais il convient pourtant que l'on s'aperçoive que l'on a reçu une bonne Education, & que l'on est en état de juger des bonnes choses. Il faut éviter les extrémités en tout, & tenir un juste milieu entre *les Femmes Savantes*, & *l'Agnes de Molière*. Mais qui peut à cet égard recevoir de meilleures leçons que vous, *Mademoiselle*, qui trouverez toujours dans M. votre Père & Madame votre Mère les Instructions & les Exemples les plus propres à vous perfectionner pour les Manières du Monde, & principalement pour la Vertu? Je suis &c.

Geneve le 15. Août 1746. E. . C.







## SUR L'INTOLERANCE.

*Partisans de la Tolerance*  
*Temoignons une juste horreur,*  
*Pour un Zèle plein de sùreté,*  
*Qui fonde sur la violence*  
*Moins la Verité que l'Erreur.*  
*Apprenons que la Conscience*  
*Ne s'instruit point par la rigueur.*  
*Les menaces sans l'évidence*  
*N'ont aucun pouvoir sur le Cœur:*  
*Où plus mon Esprit envisage*  
*Les efforts d'un Persecuteur,*  
*Plus je trouve qu'au Créateur*  
*Il fait le plus sensible outrage :*  
*Il le montre sous une image*  
*Qui remplit l'Âme de terreur.*  
*Il fait un Dieu cruel de l'Etre le plus sage ;*  
*Il érige en Tyran un clément Bienfaiteur,*  
*D'un Père plein d'amour, il fut un Opesieur.*  
*Ha ! l'Enfer seul souffre la rage*  
*Dont votre Cœur est infecté :*  
*Convertir les Humains ne peut être l'ouvrage*  
*Que de l'Auguste Vérité.*  
*Est ce par des tourmens, est ce par le carnage,*  
Qu'on

*Qu'on imise un Dieu de bonté,  
Dont la justice est le partage,  
Et qui rend par tout témoignage  
Qu'il se plait à l'Humanité ?*

*On a vu (Quelle horreur !) un Dévot sanguinaire  
Enfoncer le poignard dans le sein de son Frère.*

*On a vu le Clergé, d'un faux Zèle entêté,  
Le Bréviaire en main prêcher la cruauté.*

*Peut on gagner le Ciel par des Actes perfides,  
Et convertir les Cœurs par d'affreux homicides ?*

*Quoi, le sang des Chrétiens, versé sur les Autels,  
Plairoit il à ce Dieu, qui chérit les Mortels ?*

*Il ne veut point de sang sur son Autel auguste.*

*Ses Temples les plus Saints sont dans le Cœur du Juste.*

*Là, sans pompe & sans appareil,*

*Dans le Désert le plus sauvage,*

*Il rend humblement son hommage*

*A la Grandeur de l'Eternel,*

*Ainsi, nous servant de Modèle,*

*Le Chrétien, jadis plein de Zèle,*

*N'écoutant que Dieu seul, mais soumis à son Roi,*

*Respectoit ses Arrêts, mais sans trahir sa Foi.*

*Au milieu des tourmens, son Cœur restoit fidèle.*

*Un saint Zèle toujours tient le juste milieu.*

*Helas, insensés que nous sommes !*

*Est ce en faisant souffrir les Hommes,*

*Qu'on doit rendre service à Dieu ?*

*L'Amour de la Vertu, la Haine pour le Vice,*

*N'est ce donc plus le sacrifice,*

*Que*

*Que demande la Pieté?*

*Croirai je d'un Déot Phipocrite langage?*

*Est ce mon Salut qui l'engage,*

*À tenir mon Esprit dans la Captivité?*

*L'Intèrèt & la Vanité,*

*Pour séduire nos Cœurs, tirent seuls avantage*

*De l'abus de l'Autorité.*

*Ha ! le Peuple le plus sauvage*

*Respecte en nous l'Humanité,*

*Et ne tient point en Esclavage*

*L'Esprit fait pour la Liberté,*

*Et qui ne donne son suffrage*

*Qu'aux leçons de la Vérité,*

*Qu'elle propose sans nuage !*

*Mais quoi, pour dissiper nôtre incrédulité,*

*Et conduire nos pas à la Félicité,*

*Quel est cet appareil que mon Oeil envisage ?*

*Un Bucher, un Gibet ! Voi' à l'afreuse image,*

*Qu'on offre à l'Oeil épouvanté :*

*Déjà le Glaive en main . . . . Assassins, arrêtés !*

*Ce Peuple que vous tourmentés,*

*Sans vous rendre jamais outrage pour outrage,*

*Pour ses Persécuteurs, implore les bontés,*

*De l'Être à qui sa Foi rend un sincère hommage,*

*Au milieu des Calamités.*

*Persécuteurs cruels, vous voulés embraser*

*Ceux dont les prières, les larmes,*

*Ont cent fois fait tomber les Armes*

*Dont Dieu vouloit vous écraser.*

*Le Vrai seul a sur nous un empire suprême.*

*Pour maintenir ses Droits il ne faut que lui même.*

*Le Fidèle est content au milieu des Liens ;*

*Des Cendres des Martirs il naitra des Chrétiens,*

*Qui, suivans le même Système,*

*Du Mensonge imposteur braveront les soutiens.*

*Le Fanatisme & l'Ignorance*

*Qui sous leur joug honteux oprimoient l'Univers,*

*Ont besoin de l'éfroi que produit la souffrance*

*Pour tenir l'Homme dans les fers.*

*Tu permets, Dieu puissant, que la foible Innocence,*

*Epreuve de tristes revers,*

*Pour te marquer sa confiance,*

*Et manifester sa constance.*

*Le Chrétien, sous la Croix n'est jamais abatu :*

*Dans les Maux les plus grands il trouve des délices :*

*Son Cœur de force est revêtu,*

*La Prison, la Mort, les Suplices,*

*Donent du lustre à sa vertu.*

*L'Echafaut, le Fer, & la Flame,*

*Quel pouvoir ont ils sur une Ame*

*Sur qui règne la Vérité !*

*Pleine d'une noble assurance,*

*Espérant tout de sa fidélité,*

*Sa Foi de ses travaux touche la récompense :*

*Sa grandeur & son excellence*

*Ont pour prix l'Immortalité.*

*Ses Combats sont toujours suivis de la Victoire.  
Il croit voir les Martirs applaudir à sa gloire,  
Et couronner son front d'un éclat sans pareil.  
Dieu lui même des Cieux lui fait ouvrir l'entrée,  
Le tems qui détruit tout, respecte la durée,  
D'un bonheur éternel.*

*Le Chrétien, sans gémir, sait braver la furie  
Des Tirans les plus inhumains;  
Etranger ici bas, le Ciel est sa Patrie:  
La Mort en ouvre les chemins.  
Ainsi, tous leurs efforts sont vains;  
Le Trépas lui donne la Vie.*

GENEVE le 20. Septembre J. B. TOLLOT.  
1746.





## LE SERIN PERDU.

### Chant II.

**L**Es Ombres épaisses de la Nuit couvroient déjà la Plaine Fortunée, la sombre Déesse précipitant son Char avec plus de légèreté, chassoit le pâle Crépuscule. Le Laboureur dans les Champs, le Négociant dans les Villes, se retiroient déjà ; l'un l'Esprit joyeux & tranquille, l'autre triste & embarrassé ; l'un sa Herse sur le Dos, l'autre des Sacs & des Billets dans la main. Déjà les Voleurs s'emparoit des Rues de Londres, & les honêtes-Gens leur faisoient place ; les Bougies méthodiquement arangées s'allumoient dans les Cabinets. Diane cependant lumineuse & brillante, donoit une belle Nuit, & promettoit un beau Jour : Sa lumière tremblante conservoit à la vue les objets ordinaires, en répandant par tout le silence ; & les Graces à demi nues, avec Vénus & Cupidon, n'oubliant pas de danser à sa clarte. Le tendre Serin avoit fermé les yeux ; Un rideau vert, tiré devant sa Cage, lui

lui déroboit la lumière importune. Morphée lui versoit ses Pavots. Il goutoit les doux charmes du Sommeil, & ses belles Maîtresses assurées jouissoient paisiblement des agrémens de la Compagnie & de la Promenade. Hélas! si vous eussiez sù, Beutez infortunées, quel sort menaçoit cet Objet de vôtre tendresse; Si vous eussiez sù que vous étiez à la veille de le perdre, & que vous touchiez à l'instant fatal qui vous alloit séparer de lui pour toujours; Quelle n'auroit pas été vôtre douleur & vôtre crainte! Quels n'auroient pas été vos mouvemens pour prévenir ce désastre! Sort infortuné des Hommes! Un bandeau leur cache les malheurs dont ils vont être acablez: Ils sont sans crainte au bord du Précipice; Ils y tombent pensant en être bien éloignez.

La Fée *Licence* profite de leur sécurité; Elle pénètre a l'instant dans la Demeure du Serin: Elle y répand la plus noire obscurité: Ses yeux égarés s'animent: Elle lui paroît en Songe sous la forme d'une aimable Nymphé.

„ Bel Oiseau, lui dit elle, car il n'y a rien  
 „ de comparable à vôtre plumage, & l'Au-  
 „ rore n'étaie point de si vives couleurs,  
 „ languirez vous toujours dans un honteux  
 „ esclavage; & ne nous ferez vous enfin  
 „ point voir, que la Fée qui a préfidé à

„ vôte Naissance, ne vous a pas moins  
 „ doué des qualitez de l'Esprit que de cel-  
 „ les du Corps? Ne nous montrerez vous  
 „ point cette hardiesse qui mène aux gran-  
 „ des choses; ce courage qui nous imor-  
 „ talise? Oiseau efféminé, préférez vous  
 „ donc ainsi une vie molle & contrainte à  
 „ la Liberté de parcourir les Régions éloi-  
 „ gnées & de faire sans cesse de nouvelles  
 „ conoissances? Renoncez vous à la plus  
 „ grande douceur de la Vie, de voler de  
 „ climats en climats, & de branche en bran-  
 „ che sur les Arbres; de conter fleurette aux  
 „ Belles, & de les voir sensibles à vôte  
 „ Beauté, paier par leurs faveurs vos assi-  
 „ duitez auprès d'elles? Soiez animé d'un  
 „ plus noble courage, la Liberté vous parle,  
 „ n'aurez vous jamais envie de conoître ses  
 „ douceurs? Croiez moi, brisez vos fers,  
 „ rompez vos chaines. Vôte Captivité est  
 „ douce, mais elle est honteuse, & il n'y a  
 „ point de servitude qu'on doive souffrir.,,  
 A ces mots elle souffle sur l'Oiseau; une va-  
 peur noire envelope sa tête, & glisse jusqu'à  
 la moelle de ses os l'Amour de l'Indépen-  
 dance Quoiqu'entre les bras du Someil, l'Oi-  
 seau s'agite & ressent un mouvement inco-  
 nu *Licence* satisfaite, part & ouvre sa Cage,  
 Elle s'égaré ça & là long-tems, sans tenir  
 une



une Route certaine ; & laſſe d'avoir toujours le même Palais pour demeure, elle le frappe de ſa Baguette ; il rentre dans le néant, & loin de lui s'en élève un autre d'une ſtructure encore plus bizarre, dans lequel la Fee s'élançe & ſe cache.

L'Aurore à peine reparoiſſoit ſur l'Horizon & répandoit quelques foibles raions de lumière; négligément couchées ſur un mol Duvet, deux des Belles étoient encore enchainées par les liens du Somel. *Lépidie* ſeule eſt éveillée, elle ſort à demi du Lit, elle étend ſes Bras languiffans. Je ne ſai quel trouble anime ſes yeux, ſon teint eſt plus brillant qu'à l'ordinaire. Elle laiſſe voir mille beautez au jour, come par diſtraction, ſa Gorge d'Albâtre . . . . , Mais, ma Muſe, jette un Voile de Gaze ſur de ſi beaux Objets, laiſſe entrevoir ſeulement ce que tu veux dépeindre; l'Imagination le fera mieux que toi. Elle reſte un moment immobile & muette \*; puis s'apuyant ſur ſon oreiller: Chéres Amies, s'écrie-t-elle. Les Belles frappées de ces mots rentrez s'éveillent. Trois fois elles ſe lè-

R 5 vent

\* Je ſuprime ici une Comparaiſon qui eſt dans l'Original, parce quelle m'a paru un peu baſſe, & mal placee Elle eſt née du Negoce fort honoré en Angleterre, ou ſans doute, elle n'a point paru choquante, Mais vû le Gout François, on doit me ſavoir gré de l'avoir épargnée au Lecteur.

vent à demi, trois fois les charmes vainqueurs du Someil les y entraînent. Enfin rassurées, elles se demandent quelle voix les réveille si matin. Chères Amies, continue *Lépidie*, Helas! Si vous aviez come moi ressenti les fraïeurs d'un Songe cruel, que vous auriez aisément rompu les charmes du Repos! Que vous auriez volontiers dévancé l'Aurore! Mes chères, quelle Nuit cruelle ai'je passé! Quelles fraïeurs n'ai je pas eues! Faut-il que le Théâtre de l'Amour & de la Pareffe, soit aussi celui du Trouble & de la Crainte? Faut il que dans les Bras du doux Morphée on trouve la douleur & l'épouvante? Non, si je savois que mon premier Someil dût me présenter de si lugubres idées, dussent mes Amies m'en prier, dussent les plus grandes Voluptez m'y attendre, le plus tendre & le plus chéri de mes Amans m'en conjurer, je refuserois d'y consentir, & la promesse de tous les Bals du Monde, ne prévaudroit pas sur ma résolution. N'en soiez pas surprises. Je m'endormois; à peine le Someil fermoit mes yeux, & se faisoit de mon Corps; Il m'a semblé que j'errois dans une Campagne délicieuse, telle qu'on nous dépeint l'Elisée; c'étoit une Forêt d'Arbres touffus, arrosée de Ruisseaux argentez, couverte d'un Gazon tendre

tendre & renaissant : Charmée de celieu, je demeuroid immobile en le contemplant ; Mon Ame étoit en extafe à ce Spectacle. Tout à coup se présente un jeune Home d'une beauté surprenante ; sa Taille étoit dégagée & bien prise, son Air gracieux & ravissant ; il avoit quelque chose de si doux, de si fin dans le Visage ; un Sourire si aimable, règnoit sur ses Lèvres vermeilles ; ses Yeux étoient si animez, & sa Démarche si noble, qu'on ne pouvoit le voir sans ravissement : Ses beaux Cheveux blonds, atachez négligement, flottoient sur ses Epaules, sa Tete étoit couronee de Fleurs ; sa Main ornée d'une Houlette. Il me voit, il s'avance en souriant & en tendant les Bras : Belle Bergère, dit-il. Troublée, confuse, enchantée ; je faisois de vains efforts pour le fuir. La Raison me représentoit en vain le danger que je courois, je voulois me sauver ; un doux Saisissement, une molle Langueur m'ôtoient les Forces ; mes Genoux se déroboient sous moi, mes Yeux égaréz ne voioient que lui ; je n'entendois que lui. Il s'aprochoit cependant, & je ne pouvois Parêter ; ma Main languissante ne pouvoit lui faire aucun Signe, ma Voix entrecoupée ne pouvoit le détourner, mes Pieds chancelans ne pouvoient m'en éloigner. Il  
tend

tend les Bras, il me joint, il m'embrasse; enhardi par ma foiblesse, il ose imprimer ses Lèvres sur les miennes, il me donne un doux Baïser qui glisse, jusques dans la moëlle de mes Os, une Langueur délicieuse; mes Yeux se troublent. Hélas! le cruel. . . . il connoissoit trop ma foiblesse, & sa beauté: Il savoit trop combien mon Cœur étoit de concert avec le sien, pour ne pas s'en prévaloir.

A cet endroit, la vive *Mélanide* interrompt son récit: Sont ce donc là les douleurs & les craintes dont vous vouliez nous entretenir? Est ce là le Songe qui devoit nous épouvanter? Quoi rien ne seroit capable de vous porter à vous exposer encore à des Aventures si douces? Les caresses d'un beau Berger sont elles donc si fort à craindre?

Je m'étois trop je l'avoue, répond elle, sur ce qu'il ya d'agréable dans mon Songe; mais hélas! qu'il est difficile de ne pas dépeindre avec trop de complaisance des momens si doux & si agréables! Qu'il est difficile de se modérer quand le Cœur a autant de part que l'Esprit dans les choses qu'on raconte! Mon Songe, pour m'avoir donné d'abord des idées si délicieuses, n'en est pas moins fâcheux par sa suite. J'étois en yvrée des attraits du Berger, & je ne sai jusqu'ou ma foiblesse & son  
audace

audace nous auroient mené, fans un bruit furieux qui fe fit entendre foudain. La Forêt parut trembler; les Arbres s'agitoient, l'Air s'émut, la Terre foudain s'entrouvre, l'ouverture s'élargit, bientôt elle devient un Goufre horrible, dont il fort un Torrent de Fumée; parmi les Tourbillons épais, qui s'en exhalent, fort une Figure énorme & furieuse; Le Nüage qui l'environe fe difipe. Représentez vous ma fraïeur. Ah mes chères! Que devins je, à la vue d'un Spectre affreux! C'étoit une Femme d'une taille gigantesque, les Serpens fifloient fur fa Tête, les Flames sortoient de fa Bouche hideufe, ses Mains étoient armées d'ongles dévorants: Que devins je en cet état? Surprise au fein du Plaisir, par un Spectacle fi lugubre, je perdois la Connoiffance, & mon Âme évanouie, n'avoit plus fur les Sens fon empire ordinaire; mais les démarches de la Furie deviennent intèressantes pour mon Cœur. Elle s'avance vers celui qui l'avoit charmé. Dieux! Je fus plus troublée pour lui, que lui même: Elle lui adresse des paroles menaçantes. Il fuit en vain; Elle s'élance avec fureur, elle le faifit & foudain difparoît en l'emportant. Le Goufre se referme, & moi éperdue & fans conoiffance, je fuis demeurée dans la douleur & la crainte jusqu'au réveil, qui m'en à délivrée en partie.

At-

Atendrie d'abord de la beauté du Berger, troublée ensuite par l'horreur du Spectre qui l'avoit englouti, Aspasia demeura longtemps immobile, les Yeux fixés sur la Terre, l'Esprit acablé de différentes pensées. Enfin elle parla ainsi : Ah ! *Lépidie*, que vôtre Songe est extraordinaire ! Mais qu'il est douloureux pour moi ! Oui je n'en puis plus douter . . . . C'est elle même . . . . Cette Femme cruelle est la jalouse *Célimène* ; mais mon Berger auroit-il le sort du vôtre ? Dieux ! Quelle seroit ma douleur & la sienne ; qu'il regretteroit de m'avoir perdu ! Que je regretterois de le perdre ! Mais pourquoi se flater encore ? Oui, mon cher *Tircis*, c'est-toi que le Songe de *Lépidie* désigne : Hélas ! trop de choses concourent à me le prouver ! La vieille *Célimène*, Coquette hideuse & aussi Ennemie de moi que je la suis d'elle, aussi amoureuse du Berger que jalouse de celle qu'il aime, est celle qui me l'a d'érobé. Non sans doute, elle n'aura rien oublié pour interrompre de si douces Amours ; elle aura tout mis en usage pour l'écartier. O Dieux ! chère *Nérine*, dit elle à sa Suivante, cours, pars, informe toi de son état. Mais . . non . . je ferai mieux d'y voler moi même . . Al-lons . . . A ces mots, *Lépidie* agitée l'interrompt. Pourquoi vous égarter en de vaines  
imagi-

imaginations, lui dit elle, & chercher si loin des interprétations forcées & affligeantes ? Ce n'est pas vôtre Amant que mon Songe menace. Ah ! plutôt... Elle laisse à ces mots couler quelques Larmes, & jetant sur elle un léger Habillemeut, qui ne couvre que la moitié de ses Beutez ; elle sort à la hâte de son Lit, & vole à la Cage du cher Oiseau, objet de toute sa tendresse, & bientôt celui de toute sa douleur. Elle s'écrie en aprochant : Hélas ! rassurez vous *Aspasie*, voici assurément la cruelle explication de mon Songe : Voici des douleurs réelles & de vrais sujets de lamentations !





## EXTRAIT

D'un Livre nouveau intitulé: *Lettres edificantes & curieuses sur la Visite Apostolique de M. DE LA BAUME, Evêque d'Halicarnasse, à la Cochinchine, en l'Année 1740. où l'on voit les Voiages & les Travaux de ce zélé Prélat, la conduite des Missionnaires Jésuites &c. pour servir de continuation aux Mémoires Historiques du R. P NORBERT, Capucin. Par M. FAVRE, Prêtre Suisse, Protonotaire Apostolique, & Provisiteur de la même Visite. A Venise, chez les Frères Barzotti a la Place de St. Marc. M, DCC XLVI.*

L'Auteur de ce Livre est M. PIERRE FRANCOIS FAVRE, Prêtre Catholique Romain, natif de *S. Barthelémi*, Village situé dans la Chatelainie d'*Echalens*, qui fait partie du Bailliage d'*Orbe*, & qui est partagée par rapport à la Religion, en sorte que les Catholiques & les Protestans y font leur Service Divin tour-à tour, dans les mêmes Eglises, & vivent ensemble dans une union extérieure, sous la douce Domination  
des



des deux Cantons de *Berne* & de *Fribourg* :  
L'Ouvrage contient 379. pages in 4to.

Le Livre répond exactement à son Titre. Il renferme XIX. *Lettres* de Mr. *Favre*, adressées à Mr. le Marquis *Nicolai* : Elles sont suivies de XX. autres écrites à l'Auteur, en Janvier 1746. par le R. P. Norbert, Capucin de *Lorraine*, depuis certains endroits d'*Italie*, que l'on ne désigne pas, & où ce Religieux garde l'incognito, *propter metum Judaorum*.

Ce sont des *Lettres édifiantes* : On y voit en effet avec édification le Zèle de feu Mr. d'*alicarnassé*, & celui de l'Auteur, contre les Superstitions & les Idolatries, que les Missionnaires Jésuites de la *Cochinchine* permettent à leurs Profelites ; contre l'intention du S. Siège, malgré toutes les Bulles qui les ont condamnées. Voici l'idée que l'Auteur doné lui même de ses *Lettres*, dans sa Préface : *J'ai cru, dit il, qu'on ne trouveroit pas mauvais, si j'honorois ces Lettres des belles Epithètes d'édifiantes & de curieuses. J'ose même me flatter, que quiconque les lira sans préjugé, décidera qu'elles leur conviennent mieux, qu'à celles dont les P. P. Jésuites régulent annuellement le Public ; & beaucoup de raisons doivent le persuader. Mes Lettres ne contiennent rien d'exagéré : Tout y est réel,*

*tout y est dans la pure vérité &c. De plus mes Lettres sont impartiales, écrites sans Art & sans affectation. Les choses y sont exposées dans leur jour naturel, avec cette candeur & cette fidélité si propre à ma Nation Suisse. Les Lettres de la Compagnie sont-elles frappées à ce coin? Que nous annoncent elles principalement? Des Eloges choisis en faveur de leurs Missions & de leurs Missionnaires: Eloges qui ne sont rien moins fondés que sur le vrai. Quoi encore? Des Prodiges qui n'ont de réalité, que dans le Cerveau de ceux qui les écrivent. A les en croire, combien de Conversions opérées par leur Ministère? Quels progrès l'Evangile ne fait-il pas entre leurs mains? Cependant je le dis, avec autant de douleur que de vérité, loin que j'aie remarqué sur les lieux, le moindre vestige de ces beaux détails, de ces édifiantes Relations, je n'y ai aperçu que des Profanations scandaleuses dans le Culte Saint, & une Semence de discorde, qu'il est aujourd'hui presque impossible d'étouffer &c.*

Enfin ces Lettres méritent aussi l'épithète de *curieuses*, que l'Auteur leur a donné. Outre la Relation du Voyage de Mr. de la Baume & de Mr. Favre, qui l'accompagna, on y voit une Description exacte & assez étendue du Roiaume de la Cochinchine, de sa Situation, de son Gouvernement, des Mœurs & de la Religion de ses Habitans. On y trouve bien

bien des chefs, qu'on chercheroit inutilement ailleurs. La Description qu'on en voit dans deux Géographes Allemands, *Hübner & Meliffantes*, & dans deux François, *Kobbe & Martineau Du Piessis*, est très peu de chose, en comparaison de celle de Mr. Favre: En Voici un petit Abrégé, tiré des pages 201. & suivantes.

*La Cochinchine, que les Chinois appellent le Royaume d'Oïnam, est sous la Zone Torride, entre le Tropique de l'Ecrevissé & la Ligne. Ce Roïaume regarde ou Levant, cette partie d'Océan, connue sous le nom de Golfe de la Cochinchine au d'Aïnam. Il est bordé au Couchant, par une longue chaîne de Montagnes, qui le séparent d'avec le Roïaume de Laos, au Nord par le Tonquin, & au Midi par le Camboïe & par la Mer. Ce n'est à proprement parler, qu'un longue Langue de terre, dont le chemin d'un bout à l'autre est de plus de 300. lieuës, fort étroite dans certains endroits; dans les plus larges, elle n'est que de 15. à 20. lieuës &c.*

*C'est une Monarchie absolüe & indépendante, qui a aujourd'hui 12. Provinces: Dingoe, Quambing, Dinh cât, Hué, Cham, Quanglia, Quinin, Phuyen, Nharu, Nathlang, le Ciampa & le Dounay.*

*Suivant le Langage comun, les trois Provinces, Dingoe, Quambing & Dinh.cât sont*  
S 2
appellées

appelées les Provinces du Nord. Elles ont 5. Journées de chemin, toutes dans la Plaine. Les Champs y sont prodigieusement fertiles en Ris, en Légumes, en Mûres, en Figes-bananes, en Oranges, en Dattés & autres fruits. On y trouve aussi des Poivriers en quantité &c.

Immédiatement après les Provinces du Nord, on trouve la Province de Hué, ou de la Cour. Elle est médiocre, mais la plus estimée de toutes, non seulement à cause que le Roi y reste toujours & qu'elle est la plus riche; mais encore parce que l'Air y est sain, les Eaux assez bones: Ce qui est rare dans les autres Provinces &c.

En sortant de Hué, du côté du Sud-Est, on entre dans la Province de Cham. Elle est grande & riche. Elle a des Montagnes qui fournissent l'Or, le Bois d'Aigle, & le Bois de Calamba, tous deux odoriférans & d'usage dans la Médecine. . . . Les Montagnes produisent encore le The du Pais, les Vulneraires, l'Aloë & autres Herbes salutaires.

Au bas de ces Montagnes il y a des Plaines fort grasses, diversifiées par mille objets charmans, coupées par des petites Rivières. Il y règne un Printems éternel. . . Les Pâturages sont couverts de Buffes, de Chèvres, de quelque Chevreaux & d'Elephans.

Mais ce qui rend encore cette Province plus riche, c'est le Port de Fayso, où les Chinois abondent

dent, & où ils font un Commerce florissant en Ris, en Sucre, en Soie, en Ebeine, en Bois odoriferans, & en Or, qui est partie en Lingots & partie en Poudre.

Quanglia est une petite Province toute dans la Plaine: Il y a beaucoup de Bétail &c.

Des Plainnes de Quanglia, on entre dans la Province de Quinin, qui a 3. grandes Journées de chemin en longueur. Elle est très pénible, par rapport aux Montagnes, qui y sont fréquentes &c.

De Quinin on passe dans la Province de Phuyen: Elle est médiocrement grande, d'environ 18. à 20. lieues de longueur. Elle produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la Vie; le Ris, la Soie, le Coton, quantité d'Areka & de Bethel.

De Phuyen on arrive au pied de la grande Montagne, qui sépare cette Province d'avec celle de Nharu, qui est très bornée, puisqu'elle n'est que come un Bailliage d'une quinzaine de Villages. On y vit à bon compte. Mais l'Air marécageux y rend les Fièvres & l'Hydropisie assez comunes.

De Nharu on passe à la Province de Nathlang, qui est également petite, & dans la Plaine. L'Air & les Viures y sont bons. On y trouve quantité de Nids d'une espece d'Ouseaux, petits come des Rotelets, d'un plumage blanc, qu'on appelle en Langue du País Chimnio. Pour ces

Oiseaux, on ne s'en soucie guère ; mais leurs Nids sont fort recherchés. Ceux ci sont bâtis contre les Rochers des petites Isles, qui bordent cette Province, & de la même forme que les Nids d'Hirondelles. à cela près, qu'ils ne sont point comme ces derniers, pétris de boue, mais de l'écumme de la Mer. A les voir, on diroit qu'ils sont de Cire. On les mange ; ils sont d'un goût délicieux. On les fait bouillir come des Vermichellis, & font un Potage excellent, qui est un bon Cordial. Les Marchands Chinois en font emplette pour les revendre aux Seigneurs de la Chine, qui les aiment beaucoup.

De Nathlang on entre dans le petit Roïaume de Ciampa, divisé en deux petites Provinces, Phunry & Phantang. L'Air pendant 5. ou 6. Mois de l'Année y est très mauvais, les chaleurs excessives, les Eaux pernicieuses & les Vires, excepté le Poisson, assez rares. Le Terrain est d'un Fond de sable aride & ingrat, presque sans Fleurs. & sans Fruits. Les Habitans sont des Gens de Mer, & en ont toute les qualitez. Les Déserts & les Bois, qui occupent une partie de l'étendue du Ciampa, sont gardés par des Tigres. & par des Elephans sauvages, &c.

Du petit Roïaume de Ciampa on passe à la Province du Dounay, qui est à peu près aussi étendue que la République de Gènes. Elle abonde en toute sorte de Ris, de Fruits, de Dentrées.

&

*& de Marchandises. C'est la meilleure Province de la Cochinchine. Il y a un Port, come à Fayso. Les Chinois y font un bon Commerce. Les Jesuites y ont toujours voulu conserver le pié: Jugez si elle est mauvaise! &c.*

*La Cochinchine n'a qu'une Ville, qu'on appelle en langue du Pais Hué, & en Latin Portugais Sinoa. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait des Bourgs dans les Provinces, qui pourroient fort bien être apellez Villes, eu égard au grand nombre de personnes de tout état qui les habitent. Mais c'est par grandeur, ou par respect pour la Cour, que l'on a voulu qu'il n'y ait qu'une Ville.*

*Cette unique Ville est un Amas de Bâtimens, divisez par Quartiers, qui forment, pour ainsi dire, tout autant de Hameaux & de Villages. Elle est placée dans une belle Plaine, partagée du Levant au Couchant, par un grand Fleuve, doucement agité, qui porte sur son Sein une quantité de Galères, de Barques & de Canots; & sur ses Bords on y voit les plus beaux Palais, dont les uns sont couverts de Tuiles, les autres de Paille de Ris, ou de Feuillages; les plus riches Boutiques, & les plus grandes Places. Le Palais du Roi est au Nord du Fleuve, dans une Isle d'une lieue de longueur, formée par un Canal en demi cercle. Les principaux Mandarins ou Seigneurs de la Cour, habitent aussi dans*

cette petite Isle, qui est apelée l'Isle du Roi. Ce Palais du Roi n'a qu'un étage. Il est tout boise, soutenu par des Colomnes d'ébeine égales, d'un proprete naturelle & achevée. Il est fortifié à peu près come une Citadelle sans fossez, qui seroit entouree de Cazernes en quarré.

Le Cochinchinois en general est doux, franc, & d'une aimable simplicité en toutes choses. Les Gens de Condition ont une assez bone éducation. Ils sont tres-civils, tres-afables envers les Etrangers, fort graves devant le Peuple, d'une grande droiture dans l'administration de la Justice. Ils ont des Loix equitables & exécutées promptement dans chaque Province, & ils sont assez heureux pour ne conoître ni Procureurs ni Avocats.

Les Femmes ne sont que mediocrement grandes : Elles ont de petits Yeux noirs, plus fendus qu'à l'ordinaire & moins ouverts que les nôtres. La grande chaleur du Soleil leur done sans doute cette forme. Elles ont peu de Sourcils, un petit Nez un peu écrasé, petite Bouche, des belles Dents noires, des longs Ongles, des longs Cheveux sans parure & sans Coiffe : . . . Elles ont un joli parler, presque semblable à une douce Musique. Il paroît qu'elles ont beaucoup d'Eloquence naturelle. L'usage du Monde, les Commerces qu'elles font, ne contribuent pas moins à cette facilité de s'énoncer, qu'à les rendre industrieuses & insinuantés. . . . Elles font extérieurement tout ce que les Hommes font



font dans d'autres Païs : Elles labourent les Terres ; elles pêchent ; elles portent leurs Dentrées au Marche : Les unes sont Maquignonnes de Chevaux, les autres Marchandes en Detail, & quelques unes en Gros. Plusieurs tiennent Cabaret, voïagent çà & là pour faire des emplettes &c. Mais elles ne se melent jamais ni du Gouvernement, ni de la Guerre...

La Religion dominante dans ce Païs-là, est la Païenne, & la même que celle du Chinois, dont ce Roïaume étoit autrefois Tributaire ; c'est à-dire qu'elle consiste principalement dans le Culte des Idoles des Gènes & de Confucius. Elle enseigne la Metempsychose, une Vie future, heureuse pour les Bons, malheureuse pour les Mechans, & la plupart de nos Vertus Morales.

Leurs Temples sont divers Bâtimens assemblés, qui ont du rapport entr'eux, & qui communiquent les uns aux autres. L'on trouve d'abord en y entrant une Cour, dont les deux côtés sont ornés de Galeries, entrelacées de divers Caractères superstitieux. On voit en face, un Corps de logis d'une longue & large forme : en dedans on trouve de quoi amuser sa curiosité, soit en considerant les Compartimens, le Boisage, les Dorures, les Niches, les Statues singulières ; soit en considerant la proprete des Vases, où se conserve le feu perpetuel, par l'attention que les Bonzes ont de plaire à leurs Idoles.

Ces Temples sont dédiés, les uns à la Sagesse,

*Maitresse des Cieux, à la Vigilance, au Repos, à la Gloire, & à la Lune; les autres, aux Génies de la Ville, des Villages, des Montagnes, des Champs, de la Mer, des Fleuves & des Rivières; aux Diablotins des Airs, aux petits Dieux des Arts, au grand Dieu Thao, aux Ancêtres des Rois, aux anciens Philosophes, & principalement à Confucius, que les jeunes Gens honorent, spécialement dans les Collèges, come un Législateur, l'Interprète des Dieux, & le Réformateur des abus. C'est dans ces Livres, qu'ils aprennent la politesse, la gravité, l'art de bien penser, la politique & la bonne police.*

*Les Eglises des Chrétiens ne sont pas si belles, à beaucoup près que les Temples des Païens. On n'ose pas encore les égaler ni les surpasser, crainte qu'elles ne leur donent trop aux yeux. Il y en a cependant déjà quelques unes fort propres . . . . Ce sont des Oratoires, élevez sur 6. ou 8. Colomnes de bois commun, dont toute la fabrique ne coute pas quelquefois plus de 50. Bcus.*

Les honeurs qu'ils rendent à leurs Ancêtres, lors de leurs Fêtes anniversaires, sont décrits dans une Relation qu'un Mandarin en fit lui-même. „J'envoiois mes Gens, dit il, nétoier  
 „ bien proprement le Tombeau de mes  
 „ Aïeux, & après qu'ils avoient arraché les  
 „ herbes, balaïé la poussière & les ordu-  
 „ res

29 res, ils dressoient une Table de Gazon,  
 29 de la hauteur d'un pié. Je la faisois cou-  
 29 vrir d'une Nate vierge, j'ordonois qu'on  
 29 la chargeat de Ris, de Viande, de Confi-  
 29 tures d'Areka, & de Bethel; qu'on mit à  
 29 la tête un Carreau ou un Couffin, à l'au-  
 29 tre bout une Pipe & du Tabac, & à l'en-  
 29 tour de la Table & des Tombeaux or-  
 29 nez de Fleurs, de Papier doré & de Rubans,  
 29 un grand nombre de Cierges, que j'alu-  
 29 mois moi-même; Après quoi je me prof-  
 29 ternois par terre pour saluer mes Ancêtres,  
 29 les invitant à venir se rafraichir; & quand  
 29 je leur avois doné le tems nécessaire pour  
 29 faire leur Repas, je me prosternois une se-  
 29 conde fois par terre & je les remerciois.  
 29 Je m'avançois enfin au bout de la Table,  
 29 pour manger les restes,

La manière dont les Cochinchinois prê-  
 tent serment de fidélité à leur Roi, mérite  
 aussi d'être raportée: Cela se fait chaque  
 Année au comencement de la troisiéme  
 Lune, qui paroît ordinairement au Mois de  
 Mai. On égorge les Victimes, qui sont  
 un Bœuf, des Poules & des Canards. Leur  
 sang est réservé dans une grande Coupe. On  
 place les Viandes partagées en quartiers sur  
 les deux coins de l'Autel, & la grande Cou-  
 pe sur le milieu. Les Bonzes richement pa-  
 rez

rez montent à l'Autel en présence du Roi & de toute la Cour. Ils mêlent le Sang des Animaux immolez avec du Vin de Ris, & récitent des Prières en invoquant le secours de tous les Dieux. Mais ils offrent le Sacrifice spécialement à l'Idole du *Diabte*, qu'on appelle *Mâqui*. Le grand Bonze consomme le Sacrifice en bûvant une partie du Sang dans une Coupe d'or. Il se tourne ensuite vers le Roi, qui s'avance jusqu'au pié de l'Autel, se prosterne par terre, adore le *Diabte*, & reçoit de la main du grand Bonze une autre Coupe d'or, pleine du même Sang & du même Vin. Il le boit avec un grand respect, & se retire en adorant l'Idole. Alors les deux principaux Seigneurs de la Cour, s'avancent aux deux coins de l'Autel, reçoivent chacun une Coupe, où il y a du même Sang & du même Vin, & tenant ces Coupes entre leurs Mains, profèrent à haute Voix les paroles suivantes : *Je N. . . promets une fidélité inviolable à mon Roi ; & si jamais je venois à le trahir, je veux que le Diabte-là-présent sur cet Autel, m'étrangle de même que j'avale cette Coupe Sacrée.* En même tems ils boivent la Liqueur sacrée de leurs Coupes, qu'ils remettent aux Bonzes ; ce que fait toute la Cour successivement, les Hommes aussi bien que les Femmes, chacun selon son Rang.

Dans

Dans la Cochinchine, tout come dans les *grandes Indes*, on loué extrêmement les Femmes, qui ne veulent pas survivre à leurs Maris, & qui se font mourir pour aller leur tenir Compagnie dans l'autre Monde.

Après la mort du dernier Roi, arrivée il y a 7. à 8. ans, sa Concubine favorite se donna la Mort par un mouvement de desespoir, ou plutôt par transport d'Amour. *Aportez moi du Poison*, dit-elle à sa Confidente, *je ne puis plus vivre : Puisque le Roi ne vit plus, je veux aller le rejoindre dans le Paradis de l'Orient.* La Confidente louâ son généreux dessein, lui donna le Poison, et la félicitant sur les plaisirs qu'elle alloit reprendre avec le Roi, dans un Roïaume infiniment plus florissant que celui qu'elle quitoit. L'Eunuqué de la visite, en faisant sa Ronde, trouva la Favorite du Roi, qui venoit de rendre l'Ame. Il en porta la nouvelle au Prince qui venoit de succéder à la Couronne. Le nouveau Roi, touché de l'Amour & de la Reconoissance que cette Femme avoit eu pour son Père, lui fit faire de pompeuses Funerailles, & lui fit ériger un *Fûne*, à l'entrée duquel il a établi une Garde de Soldats. Le Roi & les Grands vont tous les ans rendre Hommage à l'Esprit de cette Favorite, qui réside, selon eux, sous sa Tablette.

*On donnera la suite de cet Extrait le Mois prochain.*



## LOGOGRIPHE.

*AVant que de m'aimer, la Prudence examine  
Si ma bouche contient mensonge, ou vérité.  
Si vous voulez savoir quelle est mon Origine,  
Remontez à l'Antiquité.*

*Aussitôt que je fus formée,  
L'Home par ma beauté vit naître son espoir.  
Il vint pour m'embrasser, Et d'une main armée  
Par le fer, par le sang, il fonda mon Pouvoir.  
Pour me conoitre mieux, en voici la maniere.  
Examinez mon Corps d'un bout à l'autre bout.*

*Des huit Lettres qui font mon tout,  
3, 7, 6, 1 Et 2, je suis une Rivière.  
5, 3, 7, 6, 1, 2, j'ai souvent des Jaloux,  
Quoi que tout mon éclat ne soit qu'une fumée ;  
De mes Adorateurs, je suis bien plus aimée  
Que la jeune Doris de son nouvel Epoux.  
3, 7 Et 6, je suis un lieu, une gênez  
1, Et 7, joignez 6, j'exprime la grandeur,  
Le brillant, l'excellence, Et la pompe mondaine  
Dont nous voions l'éclat dans la Cour d'une Reine.  
7, Et 1, mon mérite est dans ma pesanteur.  
7, Et 1, 5, Et 2, je suis une semence.  
8, 6, Et 3, je suis un Fleuve dont les Eaux*

*Fertilisent l'Afrique & portent ses Vaisseaux.*

3, 4, 7, & 8, je suis Ville de France ;

3, & 7 8, & 5, une propriété,

Qui selon le Sujet du plus au moins varie.

3, 6, 5 8 & 2, ce mot je le parie,

Dès les tems de l'Antiquité,

Est un mot du ressort de la Géométrie.

3, 2, 5, 6, 7 8, j'étois chez les Romains

Autrefois la terreur des Peuples de la Terre ;

Plus a craindre que le Tonnerre.

Mon Corps est compose de plus de mille mains,

Et sous un autre nom je venais pour la Guerre.

1, 2, 5, 6, 7, 8, dans ce vaste Univers,

Je suis sèche, brûlante, en même tems glacée.

En petit nombre divisée,

Je partage la Terre & distingue les Airs.

Mais peut être il suffit de ce seul caractère.

Bornons nous : C'est assez des douze précédens.

Déjà dès le premier les Lecteurs penetrans

Ont deviné le mot. Ce n'est pas assez faire.

Que de ce Logogriphe ils dévinent l'Auteur :

S'ils peuvent le nommer, outre la bone chère,

Je leur promets sur mon honneur,

Sans en garantir la valeur,

Six Mirlitons pour leur Salaire.





## MADRIGAL.

*Si mon Cœur plus sensible, à présent désarmé,  
Sait enfin ce que c'est qu'aimer & qu'être aimé,  
S'il porte une amoureuse chaîne ;  
Je sai qui dans mon Cœur allume un feu si beau :  
Amour ce n'est pas ton Flambeau,  
Ce sont les Charmes de Climène.*

Par le Traducteur du Poème Anglois.

## T A B L E.

<b>L</b> ettre sur les Prodiges	195
Autre sur les Evénemens miraculeux	217
Problème Historique	224
Anecdotes sur l'Origine des Ducs de Zeringuen & sur l'Histoire de Suisse	230
Lettre a Melle Tr. sur la satisfaction que l'on trouve à cultiver son Esprit & à s'attacher à la Vertu	250
Veis sur l'Intolerancé	257
Le Serin Perdu, Chant II.	262
Extrait d'un Ouvrage intitulé, Lettres édifiantes & curieuses	272
Logogriphe	286
Madrigal	288

*Il s'est glissé une faute dans le Journal de Jurn, p. 514. lig. 25. qui change le sens : Il ya, Le P. Sirmond l'a remis ; il faut lire, omis :*